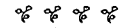


47389

F.-M. CORRE
Vicaire à Saint-Louis de Brest



Jérusalem



IMPRESSIONS

et

SOUVENIRS



— BREST —

A. KAIGRE, IMPRIMEUR

Rue du Château, 4

Diocèse de
Quimper & Léon

Document numérisé en 2015



220
020
2
COR

ÉVÊCHÉ
DE QUIMPER
et de Léon



Quimper, le 27 Février 1903.

BIEN CHER MONSIEUR L'ABBÉ,

*C'est bien volontiers que je vous autorise
à publier le récit de votre voyage en Terre
Sainte.*

*Les pensées que vous avez recueillies et les
impressions que vous avez éprouvées revivent
pleines de piété et de charmes dans votre excel-
lent ouvrage, et ne manqueront pas d'instruire
et d'édifier vos lecteurs.*

*Veuillez agréer, bien cher Monsieur l'Abbé,
l'assurance de mes sentiments affectueux et
dévoués.*

† FRANÇOIS-VIRGILE,
Evêque de Quimper et de Léon.

AVANT-PROPOS

Les Pères Augustins de l'Assomption ont organisé, depuis une vingtaine d'années, des pèlerinages de pénitence en Terre Sainte. Ils se proposent un double but : faire mieux connaître la France en Orient, étendre son prestige dans ces régions où les rivalités d'influence deviennent, chaque jour, plus vives, et par les fatigues, il est permis d'ajouter, par les dangers de plus d'une sorte généreusement affrontés, offrir à Dieu, au nom de notre Patrie, un hommage solennel de réparation.

En 1901 (28 août — 20 septembre), ils ont conduit au *Pays du Christ* un groupe considérable d'hommes. J'étais au nombre des heureux pèlerins. A mon retour, on me sollicita de mettre par écrit mes *impressions* et mes *souvenirs*. C'est l'origine de ces pages, qui ont d'abord

paru dans l'*Echo paroissial* de Brest, de septembre 1901 à février 1902, et que de bienveillantes instances m'ont décidé à réunir en un modeste volume, après quelques retouches peu importantes.

Il n'est point question de la Galilée dans ce récit. Notre programme, tracé pour des pèlerins dont la plupart ne disposaient que d'un temps très limité, ne comportait la visite ni de Nazareth, ni du Thabor, ni des bords du lac de Tibériade. Nous l'avons regretté, au moment où nous en étions tout près, et plusieurs voudront retourner pour voir des Lieux si chers à la piété chrétienne.

Puisse cette relation de pèlerinage, si imparfaite qu'elle soit, faire du bien à quelques âmes !



Notre-Dame de la Garde. — Départ. — Le mal de mer. — La vie à bord. — La « Sémillante. » — Le Stromboli. — Service funèbre. — Manifestation en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes.

28 Août.

Le Pèlerinage commence par une visite à Notre-Dame de la Garde. Notre première pensée, en approchant de Marseille, a été pour Elle. On la voit de si loin resplendissante sur sa colline bénie ! Nous nous agenouillons à ses pieds, l'âme profondément remuée. Elle veillera sur nous et nous rendra les flots propices. Tous les pèlerins sont là, priant avec ferveur et déjà pénétrés du rôle qu'ils ont assumé, celui d'intercéder pour la France. Ils entendent la Sainte Messe, et reçoivent la petite Croix rouge qu'ils garderont sur leur poitrine pendant trois semaines.

Marseille est une ville intéressante à beaucoup de points de vue, la Canebière jouit d'une

réputation incontestée, mais notre esprit est ailleurs. Tant pis pour l'amour-propre de la grande cité Phocéenne ! Nous nous procurons à la hâte parasols, couvre-nuques et autres objets dont une élémentaire prudence nous fait un devoir de nous munir, et en avant vers la nef *Notre-Dame de Salut*, superbe sous son pavois des grands jours, parée de ses plus beaux atours. Telle une puissante souveraine recevant ses sujets en un jour de fête !

C'est fait. Le fier bataillon est tout entier réuni sur le paquebot, qui sera pendant sept jours sa demeure. Chaque soldat, pardon ! chaque pèlerin sait où est sa cabine, les valises se logent où elles peuvent, et bientôt de joyeux groupes se forment. On se salue, on échange de vigoureuses poignées de main, et dès la première minute, la fraternité qui ne cessera de régner parmi les pèlerins, se manifeste de la façon la plus touchante.

A onze heures, on déjeûne. Ce coquin de cuisinier a fait merveilleusement les choses ! Il a prévu les jours d'*émotions*, et il s'est dit que pour une fois, il pouvait être royalement libéral. Tous ont bon appétit, et font honneur au repas. Il n'en sera pas toujours ainsi.... !

A une heure et demie, M. Olivier, vicaire général de Marseille, bénit les deux grandes

croix de bois qui se dressent à l'avant et à l'arrière du navire, et que nous porterons à Jérusalem le long de la Voie Dououreuse. Dans une allocution vibrante, il fait passer sous les yeux des pèlerins le pays imprégné de mystères vers lequel ils se dirigent : « C'est le pays du Christ. Vous allez y prier, vous allez y respirer l'air qu'il a respiré, apprendre à le mieux aimer, trouver l'écho de sa parole et l'empreinte de ses pas. »

Il est trois heures. Une forte trépidation nous apprend que le *Notre-Dame de Salut* est en marche. Le canon du bord tonne, saluant la Vierge qui, sur sa colline, étend les bras vers nous comme dans un geste de bénédiction et d'adieu. Il salue aussi la terre de France. Magnificat ! Sur le quai la foule se découvre respectueuse.

On est parti. Aux émotions que nous venons d'éprouver succèdent bientôt des émotions d'un autre genre. Quatre heures, cinq heures, six heures, le mal de mer ! Mal qui ne répand pas la terreur, mais qui rend les visages blêmes. Le navire tangue et ça vous fait un effet !... Nombreuses sont les victimes : le pont de la *Nef* prend des airs d'ambulance. Des pèlerins sont affalés ici et là, abîmés dans un océan de mélancolie qu'ils s'efforcent en vain de dominer.

29 août. — Heureusement un bon sommeil vient tout remettre en état, du moins chez la plupart. Le temps est très beau, nous glissons sur une mer d'huile.

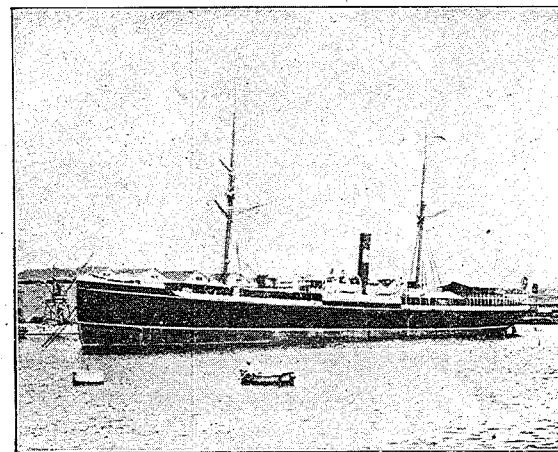
Depuis quatre heures du matin les messes se succèdent dans la chapelle, une ravissante chapelle, érigée sur le gaillard d'arrière. A 6 h. 1/2, la messe de règle est dite par le R. P. Bailly, directeur du Pèlerinage. La plupart des pèlerins communient. Il en sera ainsi chaque jour : ces étudiants, ces professeurs, ces hommes du monde, ces ouvriers nous offriront chaque jour le même spectacle édifiant. Ce sont des hommes de cette trempe qui relèveront la France. Ils sont hommes de prière, mais ils sont aussi hommes d'action. Chez eux, dans leurs villes ou dans leurs villages, leur zèle est acquis à toutes les œuvres qui ont pour but le bien être moral et matériel de la société.

Le chapelet est à neuf heures. Le P. Marie Léopold commente les mystères du Rosaire, puis on chante avec ardeur les louanges de la Très Sainte Vierge.

A trois heures, les pieux pèlerins prennent part à l'exercice du Chemin de la Croix. La pensée du Calvaire ne les quitte pas un seul instant, le mystère des souffrances du Sauveur est le premier aliment de leur ferveur ; c'est le

point de mire sur lequel ils ont les yeux fixés, et leur âme y puisera une force qu'aucune fatigue ne pourra lasser.

Voici la Corse, le cap de Bonifacio, et la ville de même nom, perchée sur un promontoire que



Le « Notre-Dame du Salut » (110 mètres de long)
Nef des Pèlerinages en Terre Sainte

les vagues minent peu à peu. La mer est plus houleuse dans le détroit.

Une haute pyramide élevée sur un rocher nous dit de quoi elle est capable dans ses jours de fureur. C'est sur ces récifs que la *Sémillante* fit naufrage au mois de février 1855. Elle transportait un millier de soldats en Crimée. Pas un

n'échappa. On trouva l'aumônier, M. l'abbé Carrière, revêtu du surplis et de l'étole, et le capitaine, M. Jugan, en grande tenue. Une absolution suprême avait fortifié les âmes à l'heure de la catastrophe, et le commandant avait voulu mourir comme on meurt à un poste d'honneur. Presque tous les cadavres purent être recueillis, et furent réunis dans un cimetière que nous apercevons distinctement. A l'entrée se dressent deux immenses croix, et dans l'intérieur il y a une petite croix pour chaque victime. Elles ont été faites avec le bois de la frégate.

Supprimez cette absolution, ou plutôt cette vision du ciel, offerte tout à coup à ceux qui allaient mourir, supprimez la croix, le signe des immortelles espérances, que reste-t-il ?...

C'est la France qui entretient ce cimetière et qui veille à ce que les croix restent debout.

Nous chantons le *De profundis. Requiem æternam dona eis, Domine*. Seigneur, donnez-leur le repos éternel.

Le soir, une conférence avec projections lumineuses nous fait faire une délicieuse promenade à travers la Corse.

Telle a été notre première journée. Oh ! j'oublie beaucoup de détails. L'esquisse que j'en ai tracée suffit pour montrer qu'à bord de la *Nef*

du Salut on a su bien prier et se distraire de la manière la plus intéressante.

Demain, nous verrons de près le Stromboli. Un volcan ! Cela nous prépare des émotions.

30 août. — Le Stromboli s'offre à nos regards avec son éternel panache de fumée. Nous l'apercevons de très loin, et sans grand effort d'imagination, nous pouvons nous le figurer comme un monstrueux navire en panne. Le temps est superbe, plus de malades ou presque plus : nous sommes réconciliés avec les flots bleus. Tous les pèlerins sont sur le pont, et les jumelles se braquent nombreuses sur l'étrange fantôme au repos.

Stromboli est une des îles Lipari. C'est là qu'Eole, le dieu des vents, avait fixé sa demeure habituelle, d'après la croyance des anciens. Ses douze enfants soufflaient les tempêtes ou les calmaient à leur gré. Si l'ancre d'Eole est encore dans ces parages, nous n'avons guère l'espoir de le découvrir ; le dieu tapageur doit être plongé dans un lourd sommeil. Tant mieux ! Grâce à ce calme, nous jouissons, à notre aise, d'un spectacle grandiose. Il est cinq heures du soir, nous sommes à quelques centaines de mètres de l'île. Le volcan, très élevé au-dessus de la mer, fume continuellement. Qu'est-ce donc que l'immense

fournaise que nous devinons dans les flancs de ce rocher conique, et que nous révèlent bientôt des flammes aux sinistres reflets ? Où commence le fleuve de feu qui vient mourir sous nos yeux ? Quelles régions visite-t-il ?... La pente nord-est présente un ravissant coup d'œil. Elle est plantée de belles vignes qui montent très haut, jusqu'au cratère, et le bas est occupé par un village, Inostra, dont nous distinguons les deux églises et les clochers. Sous le soleil d'or, Inostra semble un coin du paradis terrestre. Oh la coquette agglomération ! Elle se compose de maisons basses, blanchies à la chaux et gracieusement nichées dans des massifs de verdure. Le *Notre-Dame de Salut* communique avec le sémaphore, le canon tonne, nous entendons crier : « *Bona sera ! felici nocte !* (bonsoir ! bonne nuit !) » Les cloches sonnent à toute volée, la population entière de l'île est sur pied.

J'ai parlé de paradis terrestre. Hélas ! j'oubliais le monstre qui est là tout près et qui a des colères si terribles ! Les habitants de Stromboli ne l'oublient pas, eux. L'éruption de 1883 a été particulièrement désastreuse. Elle a fait un très grand nombre de victimes, et nous nous sentons profondément émus quand, après les joyeux saluts, les Stromboliens nous invitent à prier pour ceux qui ne sont plus. Nous chantons le

De profundis, et pendant que nos supplications montent vers le ciel, nous pensons mélancoliquement à l'imperceptible distance qui sépare la vie de la mort. Ces deux points si rapprochés sont éloquemment symbolisés par ce charmant village placé auprès de ce volcan.

10 heures du soir. Nous pénétrons dans le détroit de Messine. Voici Charybde, le fameux tourbillon, qui faisait tant peur aux navigateurs anciens, et que pourrait affronter aujourd'hui une coquille de noix. A gauche, Scylla ne mérite pas davantage sa terrible réputation. C'est un récif peu dangereux. Le clair de lune dont nous jouissons jette sur Messine et sur Reggio une note de délicieuse poésie.

31 août. — Nous sommes dans la mer Ionienne. Le vent est fort, et les vagues se livrent à une sarabande de mauvais aloi. Le mal de mer ! Huit pèlerins sur dix sont indisposés, et la *Nef* n'est plus qu'un vaste hôpital. A l'heure du déjeuner, le maître-coq agite désespérément sa clochette : le nombre des héros qui répondent à son appel est très restreint. Passons....

1^{er} septembre. — A 8 h. 1/2, grand'messe et sermon par M. l'abbé Dumaine, du diocèse de Marseille. Comme le roulis est à peine sensible,

on se croirait dans l'église de son village. — Pendant la journée, conférence, chants divers, phonographe, joyeuses conversations. On est en famille à bord de la *Nef*.

2 septembre. — Ce matin, à 7 heures, messe chantée pour les morts. Chaque Pèlerinage compte des victimes. Il y a près de Jérusalem un caveau où reposent quelques-unes d'entr'elles ; d'autres ont eu la mer pour sépulture, et leur funèbre linceul a été l'immense nappe d'eau qui nous paraît si riante sous les premiers rayons du soleil levant. Que Dieu leur donne l'éternelle paix ! Notre pensée ne s'arrête pas à ces pèlerins qui ont quitté le monde, le sourire sur les lèvres, heureux du choix dont ils ont été l'objet ; elle va à tous ceux qui ont péri dans les flots. Les prières de l'Eglise, si belles en elles-mêmes, sont encore plus saisissantes, chantées au-dessus de ce gouffre, où se sont englouties et s'engloutissent chaque jour tant de victimes.

A 7 heures du soir, la Direction du Pèlerinage organise une touchante manifestation en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes. Le pont de la *Nef du Salut* se transforme comme par enchantement ; une grotte, qui rappelle celle de Massabielle, est placée sur l'avant du paquebot, la statue de l'Immaculée y resplendit au milieu

des fleurs, des nombreux becs électriques, et des lanternes vénitiennes. Les cantiques qui font retentir les échos des Pyrénées, vibrent sur les lèvres des pèlerins, une procession aux flambeaux fait deux fois le tour du navire, et, quand elle s'arrête devant la grotte, une brûlante allocution du P. Marie Léopold rapproche à travers l'immensité la foule qui est agenouillée là-bas, dans la vallée bénie, et les trois cents français qui prient sur la *Nef* perdue au milieu de la mer. Un feu d'artifice clôt la fête.



II

Jaffa. — Les Philistins. — La Judée. — Vive la France ! — Jérusalem. — A. Notre-Dame de France. — Entrée solennelle au Saint-Sépulcre.

4 septembre.

CINQ heures du matin : le canon de la Nef retentit, nous sommes devant Jaffa. A l'Eglise des religieux Franciscains qui sont chargés de la paroisse catholique, l'Angelus sonne : la voix argentine des cloches chantant la gloire de Marie au moment où nous allons fouler la Terre Sainte, nous cause une douce émotion.

Le navire est entouré de barques. Les gens de l'Orient ont de solides poumons. Quels cris ! Quel tapage ! Tous ces démons noirs, jaunes, rouges, prendraient le paquebot d'assaut, si l'énergique commandant ne les mettait à la raison. On finit par s'entendre, et nous voguons vers le quai avec une rapidité qui prouve que les rameurs sont de rudes marins, mais qui

prouve aussi qu'ils comptent sur un sérieux *bacchiche* (pourboire).

Notre cœur bat bien fort, au moment où nous débarquons. Ce n'est pas encore la Terre Sainte, mais elle n'est plus qu'à quelques kilomètres, et nous nous hâtons de nous agenouiller et de baiser le sol. Cet acte de respect et de reconnaissance ne surprend point la foule qui nous entoure : les Orientaux réservent leurs mépris et leurs sarcasmes pour ceux qui ne prient pas.

Je ne m'attarderai pas à décrire la ville de Jaffa, que je n'ai, d'ailleurs, vue qu'en passant. Les pèlerins visitent rapidement la maison de Simon le corroyeur, où saint Pierre eut la fameuse vision qui l'invitait à prêcher l'Evangile aussi bien aux Gentils qu'aux Juifs (Actes des Apôtres X), et, après avoir salué les sœurs de saint Joseph de l'Apparition, à l'hôpital Saint-Louis, se dirigent vers la gare.

La gare ! Eh ! oui. Il y a quelques années, on faisait le trajet de Jaffa à Jérusalem à pied, à cheval, à dos d'âne ou de chameau. Aujourd'hui le chemin de fer a tué la *poésie* du voyage, comme dit un de mes amis du midi. Ils sont plaisants ces méridionaux !

Neuf heures du matin. Nous sommes dans le train, qui file maintenant à travers les célèbres jardins de Jaffa. Quelle chaleur ! Nous nous féli-

citons de n'être pas condamnés à subir la *poésie* rêvée par mon héroïque ami....

Voici le pays des Philistins, les redoutables et éternels ennemis des Hébreux. Cette immense plaine était habitée par eux. Le Peuple élu tenta vainement de les en chasser ou de les réduire sous le joug. De nombreuses pages des Livres Saints racontent les luttes entreprises dans ce but, les beaux coups donnés, et parfois aussi les rudes coups reçus. Il n'y avait de repos pour les deux peuples qu'autant qu'il leur en fallait pour réparer leurs désastres et préparer de nouveau la guerre. C'est dans cette plaine que les renards de Samson firent merveille. L'hercule Juif avait eu à se plaindre de ses remuants voisins. Pour se venger, il imagina un stratagème qui ne manque pas d'originalité. Il se procura une superbe collection de renards, trois cents, leur attacha à la queue des torches enflammées, et les lâcha dans la plaine au moment où la moisson était déjà presque mûre. Les terribles incendiaires s'acquittèrent fort bien de la tâche qui leur avait été confiée. Grâce à la légère inclinaison du terrain, et le vent aussi aidant, à la place des magnifiques récoltes, il n'y eut bientôt plus que des cendres et des ruines.

Le premier arrêt a lieu à Ramleh. Nous croisons le train qui revient de Jérusalem et trans-

porte quelques voyageurs, des gens du pays, si l'on en juge d'après leur costume. Le progrès ne les laisse pas indifférents. Grâce aux chemins de fer et au télégraphe, l'Orient finira par sortir de son immobilité.

En quittant Ramleh, nous apercevons le tombeau de Samson, à gauche, sur un pic élevé. — C'est le moment de parler du pays ; nous sommes en Judée, dans les montagnes, *montana Judææ*, comme dit la Sainte Ecriture. Il ne faut pas oublier que l'été règne, et que, depuis le mois de février, il n'est pas tombé une goutte de pluie. Au printemps ces collines, ces vallées sont vertes et émaillées de fleurs, et en particulier de fleurs de lys (le ravissant *lys de la vallée* !). Tout autre est le tableau, actuellement. Autour de nous, aussi loin que nos yeux peuvent voir, — le train va lentement, et il nous est facile de tout examiner, — c'est le nu, avec ses fatigantes perspectives, sous un soleil brûlant. Quel souffle de malédiction a donc passé sur cette terre ? Quel impitoyable justicier a semé ces ruines ? Notre train court au milieu des rochers, monstrueux serpent glissant dans les sinuosités d'un terrain désolé, et côtoyant, presque continuellement, de profonds ravins. Au-dessous de nous, dans la vallée, par un sentier à peine dessiné, passent des gens du pays, conduisant des ânes et des

chameaux lourdement chargés. Nous distinguons aussi des troupeaux de vaches et de chèvres noires. Nous nous demandons pourquoi elles sont là ; est-ce qu'elles feraient leurs délices de buissons desséchés ?

Quelques oliviers clairsemés nous rappellent que toute végétation n'a pas disparu. Ils sont plus nombreux à mesure que nous approchons de Jérusalem. Autour des stations du chemin de fer, nous pouvons d'ailleurs constater que le terrain n'est pas aussi aride qu'il a paru d'abord à nos regards. Les chefs de gare y ont créé de charmantes oasis, où la vigne, le citronnier, le figuier, poussent magnifiquement. Il suffit, paraît-il, d'écarter les pierres pour trouver une terre excellente, très productive et qui justifie l'antique réputation de fertilité de la Terre Sainte. Le jour où le gouvernement Turc n'écrasera plus ses malheureux sujets sous le poids des impôts, et supprimera ou diminuera, en particulier, l'impôt sur l'olivier, le pays sera transformé ou du moins la partie du pays qui appartient aux chrétiens sera rapidement modifiée.

Nous sommes dans la Vallée des Roses. Hélas ! il n'y en a guère, et cette désignation n'a que la valeur d'un souvenir. Une grande joie pourtant nous y attend. Au bord du chemin, nous remarquons une troupe nombreuse d'enfants et de

jeunes gens. Des mouchoirs s'agitent, des cris se font entendre. Vive la France ! disent les voix. Ce sont les élèves des Frères qui nous adressent ce touchant salut. Si vous saviez comme un tel hommage va droit au cœur, quand on est sur une terre étrangère ! Chers Frères, là-bas, comme dans votre patrie, vous faites une œuvre admirable. Vous apprenez à vos enfants à aimer Dieu, et vous gravez, en même temps, dans leur âme, l'amour de la France.

Jérusalem ! Nous voici à Jérusalem, la ville sainte, illustre de tant de gloire et de tant de malheurs ! La ville de David et de Salomon, l'éblouissante cité qui renfermait dans son sein le Temple du Roi des rois, la cité terrestre entourée d'une telle auréole que les prophètes y voyaient une image de la Cité du Ciel. Dieu veillait sur elle, les Anges la visitaient souvent, et la parole d'en haut y retentissait pour ainsi dire sans discontinuer, transmise par des voix inspirées.

Jérusalem ! Tu es, à d'autres titres, plus chère encore aux cœurs chrétiens. Oubliant les larmes versées par Jésus sur tes iniquités, ta perfidie, ton refus de l'accueillir en Roi et en Sauveur, nous ne voulons voir en toi que le sol arrosé par le sang de l'Auguste Victime. Nous

nous hâtons vers toi, parce qu'après dix-neuf siècles, tu restes encore imprégnée des souvenirs de l'Homme Dieu ; tu possèdes la Grotte de son Agonie, c'est dans ton Temple qu'il fit entendre ses derniers enseignements, et c'est à quelques pas de tes murs qu'il acheva son sacrifice. Tu as le Calvaire et le Saint-Sépulcre !

Jérusalem ! Nous descendons du train. A genoux, pèlerins, la terre que vous foulez a vu passer le Fils de Dieu ! — Nous nous prosternons tous, et nous collons nos lèvres sur la poussière du chemin, le cœur battant précipitamment.

La France est là pour nous recevoir, la France représentée par ses religieux et ses religieuses. Dans quelques heures nous verrons le consul général. Les pèlerins le rencontreront souvent et son extrême bienveillance sera pour eux un précieux réconfort. Il n'y a pas deux Frances là-bas : il n'y en a qu'une, la France catholique.

Une excellente fanfare, celle des orphelins de l'abbé Belloni, joue ses plus beaux morceaux. Elle s'est transportée de Bethléem à la gare pour fêter notre arrivée. Quel homme que cet abbé Belloni, et quel apôtre ! S'il est Italien d'origine, par le cœur il est bien Français....

Nous sortons de la gare. En un clin d'œil les malles, les valises et autres bagages sont enlevés par de solides gaillards et placés dans les

voitures qui attendent. Nous y montons à notre tour, et en avant, fouette, cocher ! Les voitures ressemblent aux voitures de Brest et de Paris, mais quels chevaux et quels cochers ! Des chevaux qui escaladeraient une montagne sans reprendre haleine, et des cochers qui ne pensent qu'à une chose : arriver les premiers. Ce n'est pas à un défilé que nous prenons part, mais à une course folle, furibonde. Nous partons, ou plutôt nous nous élançons au milieu des cris rauques de nos automédons. Place ! si vous ne vous garez pas, tant pis pour vous ! Un fouet impitoyable vous labourera les épaules ou même la figure. Ce gracieux traitement est réservé, bien entendu, aux habitants du pays. Nous arrivons... Nous sommes arrivés à notre belle hôtellerie de *Notre-Dame de France*. C'est le rendez-vous de tous les pèlerins.

On se débarbouille, on déjeûne... tous dans la même salle et tous à la même table. Il n'y a plus de première, de deuxième et de troisième classe comme à bord. Nous ne sommes pas dans un restaurant, mais dans une maison de famille... Puis on se repose pendant quelques heures.

A quatre heures et demie, nous nous disposons à faire notre entrée solennelle au Saint Sépulcre. C'est la première visite des pèlerins en arrivant à Jérusalem. Le défilé s'organise : en

tête est le drapeau de la France, car c'est la France catholique qui va monter au Calvaire, et s'agenouiller auprès du Saint Sépulcre, puis d'autres bannières s'échelonnent le long du cortège. Nous nous avançons graves, la tête haute, l'âme remplie de mille émotions diverses. La population juive et musulmane est sur pied comme la population chrétienne ; sur tout le parcours, les habitants de Jérusalem gardent une attitude très respectueuse. Le *Magnificat*, l'*Ave Maris Stella*, le cantique *Je suis chrétien* jaillissent de nos cœurs... Nous ne sentons plus la fatigue des jours passés !

Voici l'église du Saint Sépulcre, la Pierre de l'Onction, le Calvaire, le tombeau de Notre Seigneur ! Nous tombons à genoux.... Notre saisissement est indicible.



III

Bethléem. — La Grotte de la Nativité.

Minuit !

NUIT du 4 au 5 septembre. — Quelques prêtres se rendent ce soir à Bethléem, afin de pouvoir y célébrer la Sainte Messe, demain de bonne heure. Je suis du nombre. Les Franciscains, qui montent la garde autour du berceau du Sauveur, nous reçoivent à bras ouverts. Quelle exquise hospitalité ! Le pèlerin est dans leur couvent comme à la maison ; ils se priveraient en sa faveur de leur dernier morceau de pain. Comme on reconnaît en eux les dignes serviteurs de Celui qui, par amour pour les hommes, s'est fait humble et pauvre entre tous !

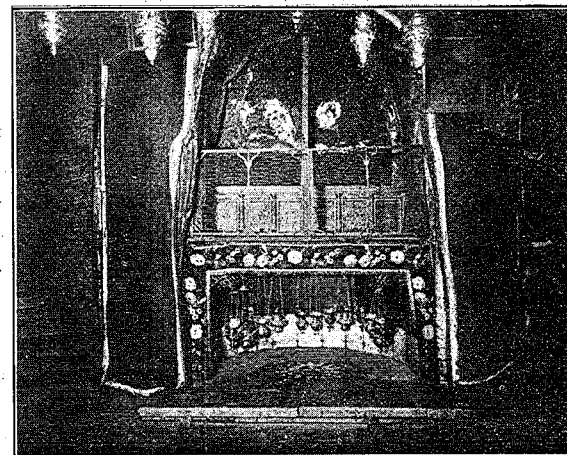
Guidés par les bons Pères, nous nous dirigeons vers la Grotte que le Fils de Dieu s'est choisie pour première demeure sur la terre. Un indéfinissable frisson nous agite ; nous ne serions pas trop surpris de voir briller, autour de nous, de mystérieuses lumières avec des

reflets d'ailes blanches, tant notre âme est enveloppée de surnaturel et de divin. Nous traversons la Basilique de la Nativité. La Grotte est sous le chœur. Elle a été modifiée, pour l'orner et aussi pour la préserver, mais ses dimensions sont à peu près les mêmes qu'il y a dix-neuf cents ans ; dans le dallage on a conservé les différences de niveau qui y existaient à l'origine. Notre cœur bat violemment au moment où nous descendons l'escalier conduisant au Sanctuaire béni.

C'est là.... A gauche, sous un petit autel, une étoile d'argent, clouée sur le sol, resplendit au milieu de nombreuses lampes, et indique le lieu sacré où Marie mit au monde le Sauveur. Une inscription latine, gravée autour de l'étoile, rappelle l'auguste mystère : « *Hic de Virgine Maria Jesus-Christus natus est*, ici est né Jésus-Christ de la Vierge-Marie. » Saint Luc en a fait le récit dans une sublime page que nous croyons devoir citer :

« En ce temps-là on publia un édit de César Auguste ordonnant le recensement des habitants de la terre. Et tous allaient se faire enregistrer dans leur ville d'origine. Joseph partit de Nazareth en Galilée, et vint en Judée, dans la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, afin

de se faire inscrire avec Marie, son épouse, qui attendait son enfant. Pendant qu'ils étaient en ce lieu, la Sainte Vierge, dont l'heure était venue, mit au monde le Sauveur ; elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche,



Autel de la Nativité (p. 24)

parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. »

Au même moment, des bergers qui gardaient leurs troupeaux dans la région, apprirent par l'intermédiaire d'un ange, la grande et heureuse nouvelle : « Aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le

Seigneur... » Et à la voix de l'ange s'unit la voix d'une multitude d'autres anges louant Dieu et disant : « Gloire à Dieu, au plus haut des Cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Trois degrés plus bas que l'autel de la Nativité, du même côté, est l'autel des Mages. D'après la tradition, ils s'agenouillèrent à cette place pour adorer l'Enfant-Dieu, que la Sainte Vierge avait déposé un peu plus au fond, dans une anfractuosité de la Grotte, sans doute pour le mettre à l'abri de l'air vif du dehors. Le berceau du Sauveur se composait de deux planchettes et d'une petite botte de paille. De nombreuses lampes en argent brûlent également en cet endroit.

La voûte s'incline ensuite légèrement, et la Grotte qui a vers le haut, du côté de la porte, quatre à cinq mètres de large, n'est plus qu'un étroit couloir à l'extrémité opposée.

La prière monte, sans efforts, du cœur aux lèvres, dans un tel sanctuaire. Nous aurions voulu y passer la nuit entière, mais après les fatigues d'une longue journée de voyage il était indispensable de prendre quelque repos.

A minuit, nous rentrons dans la Grotte, et les messes commencent. Minuit ! C'est l'heure qu'à une autre date, l'Eglise célèbre avec tant d'allé-

gresse. Nos âmes la révoient, cette heure solennelle ! L'humanité était plongée dans les plus affreuses ténèbres ; elle se mourait au milieu de toutes les erreurs et de toutes les corruptions. Dieu en eut pitié, et le cri de sa compassion retentit plusieurs fois sur les lèvres des Prophètes. Ici, c'est Lui-même qui a parlé ; ici, ses vagissements d'enfant ont été un cri d'amour pour l'homme coupable et malheureux, et ses bras se sont ouverts pour l'accueillir dans une ineffable étreinte.

Quels souvenirs pour le chrétien, pour le prêtre ! C'est dans cette Grotte que pour la première fois Marie présenta son Fils à l'Humanité représentée par les Bergers, et tressaillit en entendant ces premiers disciples proclamer la divinité de l'humble Enfant qu'elle venait d'envelopper de langes. Ici se sont prosternés les Mages appelés de l'Orient par une étoile mystérieuse. Depuis dix-neuf siècles le monde a les yeux fixés sur cette pauvre demeure ; des voix innombrables, montant de tous les points de la terre, forment avec la voix des Anges une puissante et magnifique harmonie, et redisent le cantique qu'ils chantèrent au-dessus du berceau de l'Enfant-Dieu : « *Gloria in excelsis Deo...* Gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté ! »

Les prêtres sont autorisés à célébrer la messe du jour de Noël : « Un Enfant nous est né ; Dieu nous a donné son Fils... Chantez au Seigneur le cantique de votre reconnaissance, car il a opéré, pour vous, des merveilles...

« Seigneur, vous avez créé la terre et le firmament est l'ouvrage de vos mains. Ils périront, mais vous demeurerez...

« *Et le Verbe s'est fait chair*, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, sa gloire comme Fils unique du Père. »

Ces paroles prennent dans la Grotte, témoin de si grands mystères, une signification plus précise. Le passé revit à nos yeux avec une force infiniment douce et pénétrante. Autour de nous, tout est calme, et, dans ce silence, qu'interrompt seule, de temps en temps, la voix du célébrant, nos âmes ne se lassent pas de méditer les miséricordes infinies. Nous sommes là une dizaine de pèlerins, prêtres et laïques, priant à genoux... Oh ! les heures délicieuses. Nous ne les oublions jamais !

Les messes se célèbrent à l'autel des Mages, car l'autel de la Nativité est entre les mains des Grecs schismatiques. Ils l'ont volé aux catholiques, et ils ont même tenté de les chasser complètement de la Grotte. En 1873 il fallut que la France intervint pour empêcher cette iniquité.

Depuis, le gouvernement turc s'est chargé de tenir les Grecs en respect. Un soldat monte la garde, nuit et jour, dans l'intérieur même de la Grotte. La présence de ce factionnaire, immobile, appuyé sur son fusil, cause toujours une vive surprise aux pèlerins.

L'heure est venue de quitter Bethléem. Jetons un coup d'œil sur le Champ des Pasteurs, situé à deux kilomètres de la ville, et retournons à Jérusalem.



IV

De Bethléem à Jérusalem. — La sœur « Camomille ». — La Basilique du Saint Sépulcre. — La Pierre de l'Onction. — Le Calvaire. — Le Saint Sépulcre. — L'épée de Godefroy de Bouillon.

5 septembre.

Nous rentrons dans la Ville Sainte, *hi in curribus*, et *hi in equis*, ceux-ci en voiture, ceux-là à cheval, et d'autres, en assez grand nombre, à dos d'âne. Oh ! l'amusant coup d'œil. Les ânes de la Palestine sont petits, mais gracieux — autant qu'un âne peut l'être. — Ils ne portent pas de selle, mais une sorte de bât, sur lequel les voyageurs se trouvent plus ou moins à l'aise. Notre excellent docteur, M. Fauvel, s'en souviendra longtemps ; pour lui l'épreuve a été particulièrement dure. Ils ont tous les caprices de leurs congénères d'Europe. Attention ! les voilà qui partent, à fond de train, parfois avant le commandement, soulevant un nuage de poussière. Les cavaliers

ont grand air avec leurs manteaux blancs et leurs couvre-nuques flottant à la brise. Ils sont ravis. Hélas ! ce ravissement ne dure pas autant que les roses ! Les *fougueuses* bêtes s'arrêtent encore plus vite qu'elles ne partent, et sans la lourde cravache de l'*écuyer* qui suit à pied, plusieurs pèlerins seraient très embarrassés pour sortir de leur situation quelque peu ridicule. On est beaucoup mieux en voiture. Grâces en soient rendues à Guillaume d'Allemagne, car c'est pour lui qu'a été percée, il y a quelque trois ans, la route que nous suivons. S'il n'avait pas eu la fantaisie d'aller visiter Bethléem, nous aurions dû faire le trajet comme on le faisait au temps des premiers rois de Juda ! La Sublime Porte se soucie peu de ses sujets de Palestine, sauf pour les obliger à payer des impôts écrasants.

Nous arrivons. Comme il fait extrêmement chaud, je vais, dare dare, saluer la sœur *Camomille*. Vous ne la connaissez pas... ? C'est pourtant une célébrité, une vraie célébrité en Terre Sainte. Très bizarre ce nom, n'est-ce pas ? Aussi la sœur *Camomille*... n'est pas la sœur *Camomille*. Je sais qu'elle appartient à la Congrégation des Religieuses de Saint Joseph de l'Apparition, et qu'elle est attachée à l'hôpital Saint-Louis, situé à quelques pas de Notre-Dame

de France, mais j'ignore son nom, et des milliers de pèlerins sont revenus de Terre Sainte, aussi ignorants que moi sur ce point. On l'appelle ainsi, parce qu'il n'y a pas une religieuse au monde qui sache, comme elle, préparer une tassé de camomille, et que tous les maux présents et futurs sont, à ce qu'elle prétend, infailliblement guéris par cette excellente tisane. Elle en distribue des tonneaux. Le matin, à midi, le soir, il y a des escouades de clients chez la sœur *Camomille*. Elle habite la Palestine depuis vingt-quatre ans. Sa bonté est, comme sa légendaire tisane, inépuisable. Toujours gaie, la petite Sœur rondelette ! Toujours le mot pour rire, avec l'incomparable accent qui distingue les habitués de la Canebière ! Si vous êtes vraiment soucieux de votre santé, vous ne ferez pas le pèlerinage de Terre Sainte, sans aller visiter, à maintes reprises, la Sœur *Camomille*.

Nous devons passer l'après-midi dans la Basilique du Saint-Sépulcre, c'est-à-dire dans l'église élevée au-dessus du Calvaire et du Tombeau de Notre-Seigneur. Quels sont les sentiments qui remplissent l'âme du pèlerin, quand il courbe son front sur cette terre qui a été arrosée par le Sang d'un Dieu, quand il respire cet air que sa bouche réclama convulsivement.

ment pendant les suprêmes angoisses ? Il est difficile de le dire. Nul ne se met avec réflexion aux pieds de son Crucifix, sans se sentir profondément remué ; nul n'entend raconter les douleurs de l'Homme-Dieu, sans être effrayé à la pensée d'une si prodigieuse miséricorde et rester écrasé sous le poids de tant d'amour. Depuis dix-neuf siècles, l'humanité s'arrête, du moins une fois par an, saisie et haletante, devant le tableau des souffrances du Christ ; elle s'abreuve au Calice de ses tortures et mêle quelques larmes à ses larmes et à son sang.

Ici le drame se déroule aux yeux du croyant avec une énergie beaucoup plus intense. Le Calvaire lui apparaît, humide de Sang divin. Sur cette colline, d'affreuses clameurs frappent ses oreilles, chaque pierre parle, répétant ce qu'elle a entendu, blasphèmes et cris d'amour, les personnages revivent, animés des mêmes haines ou guidés par les mêmes repentirs.... O Jésus !... Je vous vois, j'assiste à votre supplice. Ce n'est plus un souvenir, une évocation du passé, c'est la réalité qui m'enveloppe et qui m'étreint. Un voile passe sur mes yeux, je tremble. Mes lèvres se baignent dans les plaies sanglantes du Christ, et le saisissement que j'en ressens est à la fois une immense joie et une extrême douleur.

J'ai vu des pèlerins se prosterner à l'endroit où se dressa la Croix, coller leurs lèvres sur ce sol à jamais sacré. Manifestement ils perdaient la notion de ce qui se passait autour d'eux, ils s'oubliaient dans une muette contemplation ; on devinait qu'ils étaient fascinés par l'Auguste Victime, et qu'ils cherchaient au fond de leur cœur la meilleure, la plus généreuse offrande. Quelles héroïques résolutions ont été formées aux pieds de l'Invisible Condamné, quels sacrifices ont été confiés à cette terre et à ce rocher ? Dieu seul le sait. Ce que l'on peut affirmer sans crainte d'erreur, c'est que nul ne s'est agenouillé sur le Calvaire, sans se relever plus fort pour les luttes de la vie chrétienne !

L'église du Saint Sépulcre a été bâtie par les Croisés. Autrefois elle était magnifique. Aujourd'hui, elle aurait besoin de nombreuses réparations, et surtout il faudrait la débarrasser des lourdes constructions qui l'enserrent. Ce ne sera pas fait de si tôt, car les catholiques n'en sont pas les maîtres, et ni les Musulmans ni les Grecs schismatiques ne sont d'humeur à laisser modifier l'état des choses.

On entre dans la Basilique par le côté sud, après avoir traversé une place assez spacieuse, qui fut autrefois un parvis fermé par un portique. Du portail très grand et très beau une

seule baie est ouverte : l'autre a été murée il y a un siècle. Dès les premiers pas, le pèlerin se trouve en face de la Pierre de l'Onction. C'est le lieu de l'embaumement du Sauveur. Il est marqué par une pierre rouge de forme rectangulaire, longue de deux mètres cinquante et élevée à une vingtaine de centimètres au-dessus du pavé. Descendu de la Croix, le corps inanimé de Jésus-Christ fut déposé en cet endroit, et Joseph d'Arimathie et Nicodème l'enveloppèrent de bandelettes avec des aromates : un mélange d'environ cent livres de myrrhe et d'aloës, lisons-nous dans l'Evangile de S. Jean.

Chaque fois qu'ils viennent prier dans la Basilique, les pèlerins s'agenouillent auprès de cette pierre, et la baisent pieusement.

Montons à droite un escalier de douze à quinze marches. Nous sommes sur le Calvaire, le Golgotha, la petite colline en forme de crâne, sur laquelle la Croix s'est dressée. Le Calvaire est aujourd'hui dans l'intérieur de la ville. A l'époque de la mort de Notre-Seigneur, il était en dehors de Jérusalem, à l'ouest et à quelques mètres seulement des remparts.

Soulevez le dallage en marbre qui recouvre cette plateforme au périmètre restreint : c'est là que le Drame s'est passé. La terre que vous foulez a bu le Sang du Sauveur, et voilà le

rocher sur lequel l'instrument de son supplice était appuyé. A droite de la plateforme est l'autel de la Crucifixion. Quand Jésus, haletant, inondé de sueur et de sang, se fut traîné jusqu'à cet endroit, les bourreaux le poussèrent sur la Croix que ses bras et ses épaules ne pouvaient plus porter. Puis un bruit de marteaux se fit entendre, enfonçant les clous énormes dans les mains et les pieds de la Victime.

Avancez de quelques pas vers la gauche, vous êtes devant l'autel du *Stabat*, élevé au lieu où la tradition place la Sainte Vierge pendant que son Fils mourait sur la Croix. C'est là qu'elle prononça le plus déchirant *Fiat* qui ait jamais passé par le cœur d'une mère, et qu'elle paya du sang de son Fils le plus grand pouvoir de miséricorde qui ait été confié à une créature. C'est de là qu'elle entendit le Sauveur, mourant, recommander à sa maternelle tendresse l'humanité représentée par S. Jean.

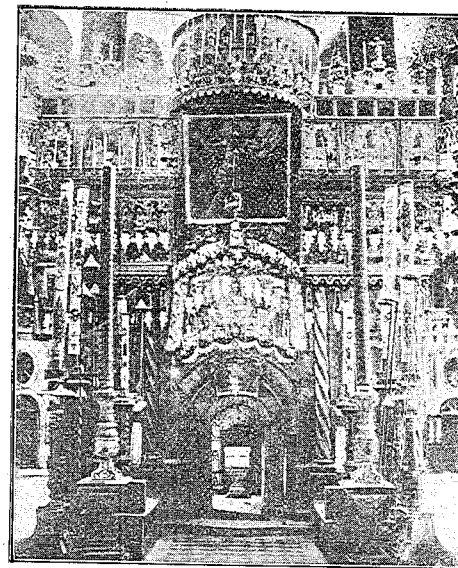
Voici enfin l'autel du Calvaire remplaçant l'autel sanglant de la Croix. Voyez-vous cette étoile d'argent avec, au centre, une cavité sombre ? Approchez, mettez-y la main, touchez cette terre et ce rocher. Un Sang divin les a arrosés. Quand on plonge la main dans le trou de la Croix, on se demande, avec une sainte frayeur, si elle n'en sortira pas toute rouge !.....

De chaque côté, un peu en arrière, s'élevaient les croix des larrons.

Entre l'autel du Calvaire et celui du *Stabat*, une lamelle en argent cache la fente du rocher. Elle est mobile : en l'écartant, on peut se rendre compte du miracle qui se produisit au moment de la mort du Sauveur. Dans la crypte qui se trouve sous le Calvaire, on l'aperçoit mieux encore. La fente miraculeuse y paraît sur une longueur de deux mètres, avec un écart de quinze centimètres. Cette pierre qui condamna si éloquemment l'incrédulité des Juifs, adresse, chaque jour, le même reproche à tous les malheureux qui refusent de rendre hommage à l'infinie miséricorde.

En descendant de la Sainte Colline, jetons un coup d'œil sur la *Grotte de l'Invention*, c'est-à-dire sur l'excavation où, le soir du Vendredi Saint, les Juifs jetèrent la Croix du Sauveur et où sainte Hélène la découvrit trois siècles plus tard. Passons de nouveau devant la Pierre de l'Onction et dirigeons-nous vers le Saint Sépulcre. Il est au chevet de la Basilique, sous une coupole aux proportions très hardies. Au premier abord, on le prendrait pour un immense catafalque. Construit en marbre rouge et en marbre blanc, entouré de grands chandeliers et de lampes, ce monument si cher à la piété chré-

tienne, n'a, au point de vue architectural, rien de remarquable. — Le tombeau est précédé d'une petite chambre, dite *chapelle de l'Ange*, parce que l'Ange qui parla aux Saintes Femmes,



Façade du Saint Sépulcre
L'édicule mesure 8^m25 de long sur 5^m55 de large
et 5^m50 de haut (p. 38)

le matin de Pâques, s'y tenait, assis sur la pierre roulée à droite de l'ouverture. Un fragment de cette pierre est conservé. Puis, par une porte très basse, on entre dans le Sépulcre, qui

n'a que deux mètres de longueur et où trois personnes seulement peuvent pénétrer à la fois. A droite est une dalle de marbre blanc : elle recouvre le rocher sur lequel le Corps de Jésus reposa deux nuits et un jour, et sert d'autel.

J'ai eu le bonheur d'y célébrer la Sainte Messe.

Les pèlerins n'ont pas toutes les facilités qu'ils désireraient pour satisfaire leur dévotion dans ce lieu béni. Les Turcs ont la clef de la Basilique entre les mains. Le soir ils en ferment de bonne heure l'unique porte, et le matin, ils ne l'ouvrent que lorsqu'on a payé le *droit* d'entrée. Les Catholiques, les Grecs schismatiques, les Arméniens, paient à tour de rôle ce singulier impôt.

Autre sujet de tristesse : l'autel du Calvaire sert *exclusivement* aux Grecs schismatiques. Ils s'emparent aussi du Saint Sépulcre plus souvent et plus longtemps qu'il ne faudrait.

On montre dans la Sacristie des Franciscains la lourde épée de Godefroy de Bouillon, le grand héros des Croisades. Quand donc une main vigoureuse la reprendra-t-elle pour rendre à l'Eglise catholique ses droits sacrés ?

Ah ! si la France voulait... ?

V

Le Chemin de la Croix. — Le mur des Pleurs

6 septembre.



Aujourd'hui vendredi, nous faisons le Chemin de la Croix. C'est un des exercices du Pèlerinage le plus impatiemment attendus. Partout ailleurs la pratique de dévotion, à laquelle nous allons prendre part, est chère aux âmes chrétiennes ; ici, elle revêt un caractère particulièrement impressionnant. Sans doute, le sol de Jérusalem a été remué, à plusieurs reprises, durant le cours des siècles, les rues ne correspondent pas exactement au tracé des rues d'autrefois ; mais si la ville a changé d'aspect, il nous reste, sur le trajet accompli par le Divin condamné, des indications assez précises. A quelques mètres près, c'est là qu'il a passé, c'est cette pente qu'il a gravie, c'est ce détour qu'il a fait, c'est en cet endroit qu'il tomba défaillant. Les maisons ont été renversées et

reconstruites, sur l'ancien pavé de nouvelles voies se sont superposées. Qu'importe ! Avec le texte évangélique et les renseignements fournis par la tradition, nous pouvons nous guider, *voir, entendre*, et suivre, en quelque sorte pas à pas, le Sauveur du Prétoire de Pilate au sommet du Golgotha.

Il y a un demi-siècle, il était impossible de faire le Chemin de la Croix dans la Ville Sainte. La police turque ne permettait même pas de s'arrêter devant les *Stations*. Encore en 1880, les Sœurs de Notre-Dame de Sion qui habitent ces quartiers, étaient condamnées à ne pas sortir de leur établissement. Une d'entr'elles, s'étant un jour risquée au dehors, fut entourée par une foule menaçante, et obligée de rentrer sous une pluie de crachats. C'est seulement en 1882 que des Français, conduits par les Pères Assomptionnistes, osèrent s'aventurer sur la Voie Douloureuse et accomplir leur pieuse pérégrination, — en silence et sans croix. Le premier pas était fait, et la liberté avait remporté un important succès. En 1883, le Chemin de la Croix eut lieu solennellement, avec chants et croix, sous la direction des hardis et persévérants religieux. Et depuis, les Musulmans laissent passer les solennels cortèges, sans avoir même la pensée de les troubler.

Dans beaucoup de villes de France on est moins tolérant. Que de libres penseurs Brestois auraient une attaque d'épilepsie s'ils voyaient une Procession défilér dans nos rues !... Les Juifs de Palestine semblent partager leurs idées sous ce rapport. Nous en avons remarqué, sur notre route, plusieurs dont les yeux lançaient des éclairs significatifs. Heureusement, la police turque veillait, et on sait qu'elle n'a pas la main tendre. Mais si la Sublime Porte se laisse séduire par les millions des Rotschild, et finit par céder, comme il en a été question, la Terre Sainte au peuple déicide, les pèlerins peuvent s'attendre à trouver, en Orient, les *amabilités* auxquelles les sectaires français nous ont habitués !

Les deux premières stations sont dans une caserne turque. Nous y entrons, précédés de la Croix, et nous nous agenouillons au milieu de la cour, sous les regards des soldats, immobiles et respectueux. Nous sommes sur l'emplacement du Prétoire de Ponce-Pilate. Les voix s'élèvent émues ; elles chantent la touchante complainte : *Sancta Mater, istud agas...* O Sainte Mère de Jésus, gravez à jamais dans nos cœurs les plaies du Divin Crucifié ! Puis un religieux franciscain évoque devant nous les poignantes scènes de la Passion. Voici le Sauveur, pâle, les traits déjà profondément creusés par les cruels

traitements qu'il a eu à subir chez les grands-prêtres Anne et Caïphé. Il gravit les degrés du Prétoire, il parle, et, dès les premiers mots, le clairvoyant gouverneur a compris qu'il n'a pas en sa présence un accusé ordinaire. Cet homme n'est pas coupable... On sait le reste. Pilate a peur ; Pilate craint l'opinion et surtout la colère de César, dont les juifs l'ont adroitement menacé. Il brise les chaînes de Barabbas l'assassin, et ordonne à ses soldats de battre de verges l'Innocent. C'est dans un réduit voisin du Prétoire que l'atroce supplice de la flagellation lui fut infligé. Par un raffinement de cruauté inouï, les bourreaux, las de creuser de rouges sillons sur la chair sacrée de Jésus, enfoncent à coups de bâton une sorte de diadème épineux autour de son front ; puis lui jetant sur les épaules une chlamyde d'écarlate, ils le poussent dans l'embrasure d'une fenêtre.

Contemplez-le... livide avec des ruisseaux de sang coulant sur sa pâleur, les lèvres contractées par la souffrance, défaillant. *Ecce homo !.....* Il n'est plus que plaies de la tête aux pieds. Nous entendons les cris sauvages et les blasphèmes de la foule : *Tolle, crucifige eum !.....*

Effrayant mystère de haine en face du mystère d'infini amour ! Lave tes mains, Pilate, et que les Pilatès de tous les temps prennent exemple

sur toi ! La Vérité, le Bien existent. Nous ne pouvons nous empêcher de songer aux Pilates de notre pays ; nous supplions l'Auguste Condamné de les arrêter sur la pente de l'abîme, et de les amener à rougir de leur lâcheté. Faites taire, Seigneur, les voix qui réclament de nouveau votre crucifiement ; changez les cœurs des malheureux qui veulent vous bannir de la France comme un usurpateur.

Le condamné quitte le Prétoire au milieu des clameurs et des huées, il descend le grand escalier de marbre, la *Scala Sancta*, que l'on vénère aujourd'hui à Rome, et s'incline sous la lourde croix que les bourreaux lui présentent. — Les pèlerins, eux aussi, portent sur leurs épaules, deux croix, dont la forme et les dimensions correspondent exactement à celles que la tradition attribue à la Croix du Sauveur. L'une est confiée aux prêtres, l'autre aux laïques. Le cortège se met en marche. L'image de la Divine Victime plane au-dessus de nous ; pas un instant, nous ne la perdons de vue. Quelle scène ! Quelles émotions !

Le chemin de la Croix est terminé. Nous avons suivi les traces d'un Condamné, mais ce Condamné est en réalité un triomphateur. Il est cinq heures du soir ; nous allons maintenant voir les vaincus, au *Mur des Pleurs*. — Le Tem-

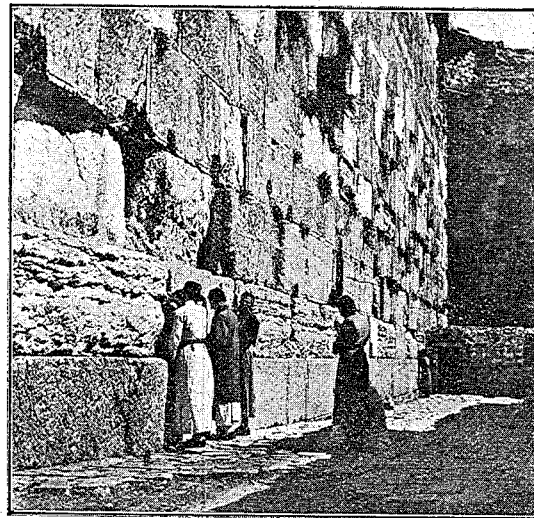
ple, le grand sanctuaire des Juifs, a été détruit de fond en comble, et c'est en vain que Julien l'Apostat essaya de le rebâtir. Il ne reste de l'ancien et incomparable édifice que quelques grosses pierres qui forment le mur, à l'ouest de l'enceinte de la mosquée d'Omar.

Ce mur et le couloir qui le longe sont un lieu de pèlerinage pour les Juifs. Ils s'y rendent en foule, surtout le vendredi soir et le samedi. Le spectacle est inoubliable. Il jette sur le passé de ce peuple extraordinaire les plus vives lumières, et révèle, à l'heure actuelle, ses espérances et ses incompréhensibles illusions avec une éloquence dont je reste encore saisi. J'avais entendu parler du Mur des Pleurs, j'avais lu plus d'une description des scènes dont il est le théâtre : aucun récit ne peut rendre ce que j'ai vu.

Le Juif de Jérusalem est facile à reconnaître. Il porte une houppelande qui lui descend jusqu'aux genoux, rouge chez l'un, violette chez l'autre : jaune, grise, rose, chacun adopte la couleur qu'il préfère. Le petit chapeau, ressemblant beaucoup à celui des paysans d'Huelgoat ou de Poullaouen est un autre signe caractéristique. Regardez en outre la longue mèche de cheveux qu'il laisse pousser sur chacune de ses tempes. Vous ne pouvez vous y tromper : c'est

un enfant d'Israël. Quant aux traits, si souvent reproduits par nos dessinateurs et surtout par nos caricaturistes, vous les rencontrez d'une manière pour ainsi dire uniforme.

Nous arrivons. La police turque nous protège.



Le Mur des Pleurs (p. 46)

Cette mesure de prudence n'est pas de trop ; nous passons par une ruelle, où je ne conseillerais à aucun chrétien de s'aventurer, une fois le soleil couché. Cela vous donne froid, rien que de voir glisser, autour de vous, ces Juifs au regard faux et méchant. — En ne parlant que

d'un costume pour les Juifs, à peu près semblable sauf la couleur, je me trompais. Ici se trouvent, je crois, presque tous les costumes du monde. C'est que le Mur des Pleurs n'est pas seulement le rendez-vous des Juifs de la Palestine : il est visité par les Juifs de l'univers entier. Tenez ! voilà un Juif russe ; on le reconnaît à son bonnet à poil. Cette dame est peut-être une Parisienne ! Un monsieur en *tube* et en habit noir attire l'attention de tous les pèlerins. Voici une casquette à *trois ponts* ! Plusieurs jeunes gens sont vêtus comme nos jeunes compatriotes les plus élégants.

Ils sont deux à trois cents. La prière est commencée. Elle monte dans l'espace, avec des intonations auxquelles nous ne sommes pas habitués, dolente, puis tout à coup énergique comme une sommation, toujours nasillarde. Beaucoup ont des larmes dans la voix, et nous remarquons que les plus fervents frappent violemment de leur front les pierres du Mur. Tous se dandinent. Très bizarre cette inflexion continue de la tête et du buste en avant, tandis que les yeux ne perdent pas de vue le livre de la prière !

Les enfants ne sont pas très recueillis. Quant aux grandes personnes, elles ne semblent pas avoir une distraction ; elles prient, comme si nous n'étions pas là. Tous ces fidèles serviteurs

de Jéhova lisent les lamentations de Jérémie ou les psaumes qui ont pour objet les malheurs de Jérusalem :

« O Dieu, les nations ont envahi ton héritage, profané ton Saint Temple, versé le sang de tes fidèles comme de l'eau..... »

Jusques à quand, Seigneur, t'irriteras-tu ? Ne te souviens pas de nos iniquités passées.....

Nous sommes assis solitairement et nous pleurons.... »

La prière continue, semblable à un long gémissement. Elle durera plusieurs heures, et demain samedi, elle se fera entendre pendant la plus grande partie de la journée. Ce peuple espère. Il attend un Messie qui lui donnera l'empire du monde. A ses yeux, les interminables épreuves qu'il subit, ne sont que le châtiment de ses péchés passés ; Jéhova aura enfin pitié de ses souffrances. Il aura le dernier mot dans sa longue lutte avec les nations, il finira par vaincre, lui, l'éternel maudit ! Un prêtre avait sur lui, au Mur des Pleurs, le crucifix qu'il avait porté pendant le Chemin de la Croix. Plusieurs Juifs le remarquèrent. Quelle haine dans le regard jeté sur ce Christ de bois ! Le sourire, qui l'accompagnait, semblait dire : « Bien naïf es-tu, Goïm, de mettre ta confiance en celui que nous avons crucifié ! »

Les sentiments manifestés par le Juif à Jérusalem, sont ceux qui remplissent son âme dans le monde entier. Il arrachera au Christ une royauté, qu'il juge usurpée, et mettra sous le joug tous les peuples. Il travaille à cette œuvre avec acharnement. En France il inspire et paie les sectaires. N'y agit-il pas, le plus souvent qu'il peut, en maître insolent ?



VI

Une Synagogue. — Le Cénacle. — La Grotte des Larmes. — La Maison de Caïphe. — La Maison d'Anne. — Légendes.

LE Mur des Pleurs m'a laissé longtemps rêveur. Quelle destinée que celle des Juifs ! La douleur bruyante de ces malheureux, s'attachant désespérément à un passé dont ils sont séparés par deux mille ans de malheurs, semblait me clouer au sol. Leur histoire se déroulait à mes yeux avec ses extraordinaires contrastes : d'un côté, les privilèges incomparables dont ils ont été comblés, l'honneur inouï qui les a mis en communication si intime avec Dieu pendant de longs siècles ; de l'autre, le stigmate qui s'est fixé à leur front, et qu'y a tracé le sang divin répandu par eux et méprisé par eux, la malédiction qui les poursuit à travers les âges, et, par intervalles, les colères qui grondent autour de leur nom, et qui prouvent que les peuples, même les plus tolérants, ne les souffrent qu'avec peine sur leur sol.

Qu'on ne m'accuse pas de prêcher la haine des Juifs ! L'Eglise prie pour leur conversion, et tout catholique a le devoir de s'associer à cette prière. Je constate simplement les faits. D'ailleurs à côté de leurs défauts, il y a, chez eux, de hautes qualités. En les choisissant pour remplir un rôle unique dans le monde, Dieu les a magnifiquement doués. De ces dons, il reste d'incontestables empreintes. Il faut reconnaître en eux un peuple affiné. Ce n'est pas en vain qu'on jouit, pendant de longs siècles, d'une culture surnaturelle intense. Le malheur, aussi, affine les races assez fortes pour lui tenir tête. Le Juif a beaucoup souffert, depuis qu'il a renié le Christ ; ses souffrances ne l'ont jamais découragé. Cent fois foulé aux pieds par les peuples, il s'est relevé, chaque fois, avec une énergie aussi indomptable. Quand ce tenace lutteur orientera vers la Vérité et le Bien ses précieuses ressources, le monde sera témoin de grandes merveilles.....

Chut !.... Je remarque que je me suis égaré sur le terrain de la philosophie. Il est temps de revenir au pèlerinage. Je n'ai pourtant pas encore fini avec les Juifs. Du Mur des Pleurs, nous allons à une des grandes synagogues de Jérusalem. Voyant que je me perds dans un abîme de réflexions, mes compagnons, ce jour-

là, un jeune et brave Normand, docteur en philosophie depuis trois semaines, et un charmant



Juif commentant les Livres Saints (p. 54)

étudiant du Nord, m'entraînent. Il est près de six heures, et le soleil descend rapidement à l'horizon : hâtons-nous. Tandis que nous nous

éloignons, le lamentable concert continue à frapper nos oreilles. Quel souvenir il nous laissera à tous !

Ceux qui ont des crucifix doivent les déposer à la porte de la synagogue, entre les mains d'un agent de la police turque. Il ne faut pas exaspérer les Juifs. Entrons. Figurez-vous une grande salle carrée avec une voûte très élevée. Au centre, une estrade est réservée aux chantres. Ils sont une dizaine, et parmi eux je distingue un vieillard dont la voix est admirablement belle. Timbre d'une pureté parfaite, grande portée, note émue et pénétrante, rien n'y manque. Je ne sais pas quel est le morceau qu'il détaille si mélodieusement ; cela ressemble à une de nos belles compositions de plain-chant. Vis-à-vis de la porte, au fond, il y a une chaire, où l'on monte par un double escalier. Elle est destinée aux lecteurs et aux commentateurs des Livres Saints. C'est à cette place que nous pouvons nous représenter Notre Seigneur, quand il exposait sa doctrine dans les synagogues. Plus haut que la chaire une sorte de tabernacle recouvert d'un voile richement brodé, renferme les Tables de la Loi et les Livres Saints. Une lampe, semblable aux lampes de nos sanctuaires, et rappelant le feu sacré de l'ancien temple, indique de quel respect sont entourés les monu-

ments de la religion. Les murs, peints en bleu, sont festonnés, jusqu'à la naissance de la voûte, de sentences pieuses. Ici et là des fresques évoquent les faits célèbres de l'Histoire juive. La lyre, la trompette et les autres instruments de musique dont il est parlé dans la Bible, y sont aussi représentés. Les bancs, rangés comme dans une école primaire, sont tous occupés. Il y a foule dans la synagogue, et la variété de costumes, observée au Mur des Pleurs, se retrouve encore ici. Pas une femme dans l'assistance. Pourtant je ne crois pas qu'elles en soient toujours exclues. Pendant que les chantres exécutent leurs morceaux, l'assemblée écoute attentivement ; puis, quand les voix se taisent, chacun lit ou prie à haute voix et en se dandinant de la manière que j'ai déjà indiquée. L'exercice s'est continué, comme s'il n'y avait pas eu d'intrus dans la synagogue..... Ces fervents disciples de Moïse s'entretiennent ainsi dans leurs rêves de grandeur. Ils veulent que le *Messie*, à son avènement, soit accueilli par des serviteurs dignes de lui !...

7 septembre. — Le Cénacle ! Que de souvenirs ce mot éveille dans l'âme du prêtre et dans l'âme de tout chrétien ! C'est le sanctuaire où le Sauveur a réalisé le plus surprenant des miracles.

L'homme était avide d'élévation et d'honneur. Il a été exaucé au delà de ses vœux, car chaque fois qu'il se présentera à la Table eucharistique, il en reviendra portant Dieu dans son cœur. Le Pain Vivant descendu du Ciel sera désormais sa nourriture. Entre ces murs sacrés, aussi, Jésus-Christ fit luire les rayons de son triomphe, le soir du jour de la Résurrection. Il y parut, tôt après, pour confondre l'incrédulité de l'apôtre Thomas. C'est là encore que, le jour de la Pentecôte, l'Esprit divin jeta dans le sein de l'Eglise naissante le Feu ardent qui allait transformer le monde.

Le prêtre aimerait à célébrer la sainte messe dans cette salle, il y prononcerait avec un cœur plus brûlant, les paroles sacrées. S'il pouvait y communier, le Chrétien se plongerait plus aisément dans l'abîme de l'Infinie Charité. A l'un et à l'autre ce bonheur est refusé. Le Cénacle est devenu, depuis quatre cents ans, une mosquée, et le minaret qui la domine, annonce au pèlerin qu'il ne pourra prier que dans un sanctuaire profané. Prier !.... Je me trompe. Il lui est même défendu de s'y agenouiller, et ses lèvres devront rester closes, s'il ne veut pas s'exposer à être mis dehors, par les gardiens. Tout acte extérieur de religion est interdit aux visiteurs autres que les Musulmans. Nous entrons, et,

pendant quelques minutes, nous restons immobiles, absorbés dans une muette contemplation... Voilà l'endroit où se tenait le Sauveur. Dans cette salle sa voix se fit entendre, douce, légèrement voilée de tristesse : relisez, dans l'Evangile de Saint Jean l'entretien avec les Apôtres,



Le Cénacle (p. 55)

et le sublime discours après la Cène. Il nous semble en recueillir quelques échos à travers les battements précipités de nos cœurs.

Il faut sortir. Un pourquoi douloureux vient sur nos lèvres en franchissant le seuil du Sanctuaire vénéré. Pourquoi le monde chrétien permet-il cette profanation ? Nous savons que

l'Œuvre divine ne tient ni à un coin de terre, ni à quelques pierres. Il n'en est pas moins vrai que les nations catholiques auraient ici un grand devoir à remplir...

Les vaillants Assomptionnistes nous ont ménagé une consolante surprise. Ils ont acheté un terrain à quelques pas du Cénacle, et, pendant les pèlerinages, une tente immense y est dressée. C'est la Basilique de la Réparation, en attendant qu'il s'en élève une autre en belle et solide pierre. Tous les prêtres peuvent dire la messe sur des autels portatifs. Un autel splendide occupe le centre de l'église improvisée. La Messe solennelle de la Pentecôte y est chantée devant le Très Saint Sacrement, exposé sur un magnifique Trône de soie et de fleurs. Une voix éloquente nous parle du prodigieux Miracle qui s'est accompli à quelques pas de l'endroit où nous sommes, et à ses accents enflammés les pèlerins répondent par un cri unanime, spontané : « Amour et fidélité à Jésus-Christ ! »

Sur le terrain acquis par les Assomptionnistes se trouve la Grotte de saint Pierre. Après son lâche reniement, c'est là qu'il se retira pour pleurer. On y a érigé un autel. Des tombes creusées dans les parois de la Grotte servent à la sépulture des pèlerins qui meurent en Terre Sainte. Une plaque de marbre porte le nom d'un

Breton que j'ai bien connu : M. de Mauduit, de Locquirec (Finistère). Il voulait mourir à Jérusalem ; il l'avait souvent demandé comme une grâce. A son troisième pèlerinage, en 1893, Dieu l'exauça.

Nous revenons sur nos pas. Tout près du Cénacle est la *Dormition*, c'est-à-dire le lieu de la mort de la Sainte Vierge. Au moment où les Apôtres la conduisaient à la tombe qu'ils lui avaient préparée dans la vallée du Cedron, un misérable voulut arrêter le convoi et posa sur le cercueil une main sacrilège. Le châtiment fut terrible, car sa main tomba inerte. Ce terrain appartient désormais à l'Allemagne. L'empereur Guillaume l'a obtenu du sultan pour ses sujets catholiques, et en a confié la garde aux Bénédictins de Beuron. Ils y construisent actuellement un couvent et une église en l'honneur du mystère de l'Assomption.

Des moines Arméniens (schismatiques) prétendent habiter le palais de *Caïphe*. Les savants ne sont pas de leur avis. Les fouilles que l'on fait dans le sol de l'ancienne ville apporteront peut-être une solution devant laquelle tout le monde devra s'incliner. — L'authenticité de la maison d'*Anne* est plus probable. Les religieuses Arméniennes (schismatiques, elles aussi), qui l'habitent, nous montrent dans leur jardin un oli-

vier curieux. L'arbre d'aspect étrange, au tronc contourné, ne serait autre que le valet qui souffleta le Sauveur en l'accusant de manquer de respect au grand Prêtre !

C'est une légende qui ne manque pas de piquant. Les bonnes religieuses attirent également notre attention sur trois pierres non moins bizarres. Elles ont chanté l'*Hosanna*, lors de l'entrée triomphale du Sauveur à Jérusalem, et depuis, elles ont la bouche ouverte !.....



VII

Béthanie. — Le tombeau de Lazare. — Bethphagé. — Gethsémani. — Judas et Dreyfus

Après-midi du 7 septembre.

CHACUN pas que nous faisons à Jérusalem ou aux environs, nous apporte des émotions nouvelles. La ville moderne nous occupe peu ; c'est la ville ancienne qui nous captive. Nous voudrions franchir les siècles qui ont accumulé sur elle tant de ruines, et déchirer le voile qui arrête notre pieuse curiosité. Nous cherchons sur la poussière du chemin des empreintes sacrées... Nous tendons l'oreille, et, dans la douce brise qui souffle, nous essayons de distinguer quelques vibrations prolongées des paroles divines qu'elle porta à la foule... Nous interrogeons les pierres, et nous les invitons à nous parler des grands événements dont elles ont été témoins.

La poussière que nous foulons n'est-elle pas la même, dans la plupart de ses atômes, que

celle que foulèrent les pieds du Christ ? Cette brise est-elle différente de celle qui lui souffla au visage ? Pierres du chemin, pourquoi ne sortiriez-vous pas de votre long mutisme pour nous raconter ce que vous avez vu ?....

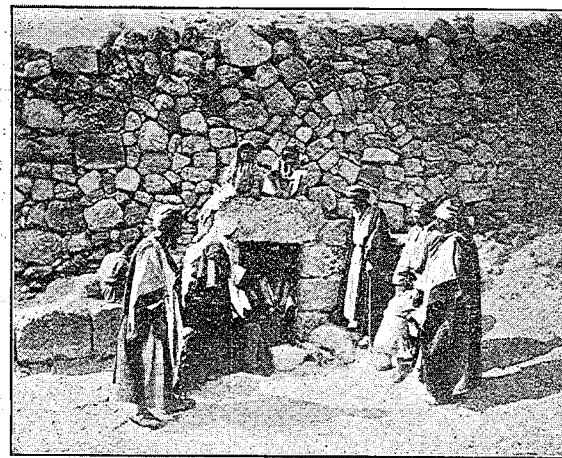
Nous connaissons l'Évangile, du moins dans ses grandes lignes, mais comme il se révèle plus magnifiquement à notre esprit et surtout à notre cœur, sur cette terre où il a été *vécu* !

Béthanie est à trois kilomètres de Jérusalem, sur le versant oriental du Mont des Oliviers. Il ne reste presque plus de traces de l'ancienne bourgade, et il est impossible de savoir avec précision où était la maison des amis de Jésus. Une chapelle, de construction récente, s'élève à l'endroit où eut lieu le colloque du Sauveur avec Marthe, quand il vint ressusciter Lazare. C'est un des plus touchants épisodes de l'Évangile. —

« Si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort », s'écrie la pieuse femme avec un accent de doux reproche. « Votre frère ressuscitera », répond le divin Maître.... Je suis la résurrection et la vie... » Pendant que nous sommes agenouillés, le sublime entretien se continue dans notre esprit, et, pour un moment, nous nous perdons dans la foule qui entoure le Sauveur, nous sommes témoins de l'extrême douleur des deux sœurs. « Jésus pleura », ajoute S. Jean.

Nous voyons couler ses larmes et nous nous rendons mieux compte de l'admirable charité de son cœur. La scène tout entière revit sous nos yeux.

El Azarieh, le village qui a remplacé l'ancienne Béthanie, s'élève autour de la tombe de



Entrée du Tombeau de Lazare

Lazare, dont il a pris le nom. Il est habité exclusivement par des musulmans, que l'on accuse d'avoir élevé le vol à la hauteur d'un principe et qui donneraient des points aux plus adroits pick-pockets de nos grandes villes..... Nous en avons été prévenus, et nous sommes sur nos gardes....

Une belle église s'élevait autrefois sur la tombe de Lazare. Il n'en reste plus que des ruines. On descend par un escalier périlleux et sombre dans le caveau funéraire, qui se compose d'un vestibule et d'une chambre. Une excavation, recouverte d'une large dalle, renfermait le cercueil. Ces murs grossiers ont entendu la voix de Jésus sommant la mort de rendre sa proie : « *Lazare, viens dehors* » et ont été témoins « de la gloire de Dieu. »

Nous allons chanter l'hosanna des *Rameaux*, et prendre part au triomphe du Sauveur. L'heure du suprême Sacrifice approchait, la haine des Juifs était à son paroxysme, et Dieu ne voulait plus mettre d'obstacles aux débordements de leur fureur. Jésus tint à faire une entrée solennelle dans la ville qui devait, avant peu, réclamer à grands cris son sang. Rien de plus majestueux à la fois et de plus touchant ! Le Roi pacifique monte sur un ânon, en se servant comme marchepied d'un rocher que l'on conserve dans la chapelle du *Colloque* dont j'ai parlé plus haut. Il s'avance au milieu des acclamations enthousiastes de ses disciples. Bientôt la foule grossit. Ce n'est plus un groupe de fidèles, c'est une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants qui lui font une incomparable ovation. Le chemin est jonché de verdure et de

fleurs, et quelques-uns étendent même leurs vêtements sur le passage du Sauveur. « *Hosanna ! Hosanna ! Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur !* » Tel est le cri qui jaillit de milliers de poitrines.

Le point de départ de cette marche triomphale est à Bethphagé, petit village situé sur le Mont des Oliviers, à quinze cents mètres environ de Jérusalem. Pendant plusieurs siècles, une magnifique procession se déroula chaque année, le dimanche des Rameaux, sur le chemin suivi par le Sauveur. Notre défilé n'a pas ce cachet de grandeur, mais nos âmes sont unies à toutes les âmes qui ont chanté le triomphe et la gloire du divin Maître, et l'Hosanna est sur toutes les lèvres, comme il est dans tous les cœurs.

Nous n'accompagnerons pas Notre-Seigneur jusqu'au bout. Au lieu d'entrer avec lui à Jérusalem par la *Porte Dorée*, nous nous arrêterons à Gethsémani.

A mesure que nous nous rapprochons de la Ville Sainte, nous pouvons distinguer le chemin que dut suivre le Sauveur pour se rendre du Cénacle à Gethsémani. Il sortit de Jérusalem par une des portes du sud, remonta ensuite vers le nord, en longeant les remparts, et franchit le Cédron. Le jardin de l'Agonie est à deux cents mètres environ du pont jeté sur le torrent. C'est

durant ce trajet, entre huit et neuf heures du soir, qu'eut lieu le dernier entretien entre Jésus et ses apôtres, la plus sublime page de l'Evangile, où toutes les pages sont sublimes, le plus émouvant de tous les testaments, le plus éloquent de tous les adieux. La lune brillait, et inondait de sa pâle lumière les vignes qui tapis-saient les deux versants de la vallée. « — Je suis la vraie vigne, s'écria le Sauveur ; une branche ne peut porter de fruits, que si elle est attachée au cep... » Et montrant les rameaux coupés par le vigneron, semés ici et là, il ajouta avec une terrifiante énergie : « Le bois détaché est jeté dans le feu, pour y brûler éternellement. » Il dit encore : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. Le serviteur n'est pas plus que le maître. » Quelles paroles ! Nous suivons le sentier où elles furent prononcées, et le saisissement qui m'a si souvent étreint aux Lieux bénis où vécut l'Homme-Dieu, ici m'envahit plus violemment encore. A chaque pas je voudrais me mettre à genoux, et baiser la poussière du chemin... Je me reporte à la terrible nuit... Là-bas, dans les conseils des prêtres et des pharisiens, la haine, et ici l'Amour... A quelques mètres, la ville coupable ; ici le Rédempteur qui va l'inonder de son sang. Il passe... ! O mon Dieu, que vous êtes pâle, et que votre cœur est

déjà meurtri ! Ce n'est pas tant par la perspective des atroces supplices que vous aurez à endurer, que par la pensée de l'ingrate obstination qui repousse votre miséricorde...

La Victime est décidée à vider le calice. L'amour est plus fort que toutes les souffrances.

Gethsémani signifie « *Pressoir d'huile* ». On avait établi un pressoir en cet endroit, parce que les oliviers y étaient très nombreux, comme d'ailleurs dans la plus grande partie de la vallée du Cédron. Au près de la Grotte, dans un enclos, dont les Pères Franciscains ont la garde, on en conserve huit qui sont remarquables par leur vétusté. Une tradition constante assure qu'ils ont été témoins de l'Agonie du Sauveur, et la science ne contredit point cette affirmation. Ce sont d'immenses troncs creux, bosselés, informes, et surmontés de quelques branches encore assez vigoureuses. Une sorte de maçonnerie les soutient jusqu'au tiers de leur hauteur. Leurs racines plongent profondément dans le sol, et s'étendent de tous côtés. Le Sauveur a passé à l'ombre de ces oliviers. Leurs racines ont été arrosées par ses larmes, et le gémissement de ses amertumes infinies s'est fait entendre sous la voûte de leur feuillage.

« Mon âme est triste jusqu'à la mort » ! Nous sommes à l'endroit où cette plainte est sortie

des lèvres de Notre Seigneur, et voici le rocher sur lequel étaient assis Pierre, Jacques et Jean pendant la prière de leur divin Maître..... A une soixantaine de mètres plus bas, est la Grotte où il se retira. Elle avait anciennement deux ouvertures, l'une donnant sur le jardin, et l'autre sur l'extérieur. La première a été bouchée, il y a quelques années. Il a fallu élever, à l'intérieur, deux colonnes de soutènement pour prévenir un affaissement de la voûte. Sauf ces détails, le sanctuaire vénéré a été conservé avec son aspect primitif.

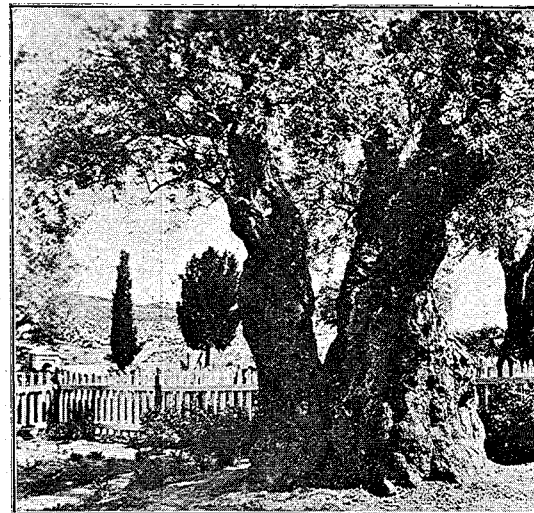
Il m'est impossible d'analyser les impressions que j'ai éprouvées en y entrant.

Je suis tombé à genoux, j'ai courbé mon front vers cette terre sur laquelle s'inclina profondément le Fils de Dieu, j'ai baisé longuement le sol qu'il inonda de ses larmes, et j'ai pleuré...

Trois heures durant, le Sauveur pria dans cette Grotte... trois heures, pendant lesquelles il subit les plus effroyables tortures qui puissent broyer une âme... trois heures pendant lesquelles il sentit peser sur ses épaules toutes les iniquités de la terre. Son Père le traita comme le plus grand des criminels, presque comme un maudit.

L'Homme-Dieu seul pouvait soutenir de pareilles angoisses sans mourir. — A la fin de la

troisième heure, la souffrance devint comme un immense torrent, qui inspira au Sauveur une telle frayeur que tout son être fut secoué d'un indicible frisson, et qu'il tomba à terre, défail-



Olivier du Jardin de Gethsémani (p. 67)

lant et inondé d'une sueur de sang, *et factus est sudor ejus, sicut guttæ sanguinis.*

Une étoile d'argent marque l'endroit où le Sauveur subit cette suprême crise, et un autel le domine. J'ai eu le bonheur de dire la sainte messe sur cet autel, le 8 septembre. Quels souvenirs surgissant de toutes parts

autour du prêtre ! Lui, qui sait par quelles terribles épreuves passent certaines âmes, peut-il, en un tel lieu, ne pas songer à celles qui ont plus particulièrement ressenti les douleurs de l'agonie ?

Près du rocher où le Sauveur trouva les Apôtres endormis, une pierre fixée dans le mur du Jardin, rappelle le monstrueux crime de Judas. C'est là que le traître colla ses hideuses lèvres sur le front pur de Jésus. — « *Ave, rabbi*, salut, maître ! » Le pèlerin sent son cœur se soulever de dégoût et d'horreur, en frôlant cette pierre....

Le jeune Assomptionniste qui nous accompagne, un Français au clair regard, évoque devant nous le souvenir d'une autre trahison. *Judas et Dreyfus* ! Le Juif qui a vendu son Dieu, et le Juif qui a essayé de vendre le pays qui lui a donné l'hospitalité ! « Les dreyfusards de France ont un but de pèlerinage tout indiqué, à l'endroit où nous sommes ! » s'écrie notre guide, d'une voix vibrante.



VIII

Sainte-Anne. — Le Berceau de la Sainte Vierge.

— **Le Consul général. — Une première Communion. — La " Marseillaise " et " Sambre-et-Meuse ". — Le Temple de Jérusalem. — La Mosquée d'Omar. — Les Clous d'or. — Les Colonnes de l'épreuve. — Le Pont invincible.**

8 septembre.

AUJOURD'HUI, dimanche, nous ne sortons pas de Jérusalem, et nous donnons à la piété plus de temps que d'ordinaire, quoique chaque jour, passé ici, soit un jour de fête : fête pour notre foi, qui suit, dans une lumière plus vive, les traces de Celui qui apporta la Vérité au monde, fête pour nos yeux qui ne se lassent pas de contempler ce beau ciel d'Orient et ces campagnes que les regards de l'Homme-Dieu ont contemplés, fête pour notre cœur, transporté d'une joie continuelle, parce qu'il se sent battre sur les chemins et dans les sentiers où le Cœur du Sauveur a tressailli,

fête pour notre être tout entier, parce que tout, autour de nous, est pénétré de surnaturel et de divin. Ne parlez pas d'illusions ou de fictions pieuses. Qu'importent les ruines que nous heurtons à chaque pas ! Qu'importe la malédiction qui s'attache obstinément à ce coin de terre ! Qu'importent les insolences de l'hérésie et du schisme, s'affichant dans cette Ville Sainte où la Foi catholique seule devrait courber les fronts et régner sur les âmes ! Ici Dieu a parlé, ici l'Amour infini s'est révélé, ici le Royaume, qui survivra à tous les autres royaumes, a été fondé.....

Nous allons entendre la grand'messe... à notre église paroissiale. Oui ! à notre église paroissiale. La France officielle, la République française possède à Jérusalem une église qui est bien à elle, où elle fait ses Pâques, dans la personne de son Consul général, où les offices sont spécialement célébrés à son intention, où l'on chante, chaque dimanche, le *Domine, salvam fac rempublicam*. Ce sont les Pères Blancs de Notre-Dame d'Afrique qui en ont la garde. Elle a été bâtie, probablement par les croisés, sur la maison qu'habitèrent Saint Joachim et Sainte Anne, et dont il reste encore de précieux débris. Il y a, sous le chœur, une crypte, où les pèlerins de tous les siècles ont aimé à

prier et où il est particulièrement doux de s'agenouiller le 8 septembre. En effet, elle renferme la petite chambre où est née la B. Vierge Marie. On y descend par un large escalier de marbre blanc, à pente très faiblement inclinée. Il est facile de constater que les catholiques règnent ici en maîtres. La précieuse chambrette est devenue une chapelle, où l'ornementation, d'un goût parfait, laisse voir l'ancienne disposition de l'appartement. Par une touchante inspiration, un berceau en argent, surmonté d'un baldaquin d'une exquise élégance, y a été placée, et une statuette en cire, emmaillotée, évoque le souvenir de l'Enfant privilégiée, dont la naissance fut le signal d'une si vive allégresse pour le monde. L'expression du visage est merveilleuse, et le sourire est ravissant comme celui de la Miséricorde.

Quel céleste parfum dans cette chapelle ! Comme la prière y jaillit sans effort de l'âme ! On voudrait s'y arrêter longtemps, se cacher dans le coin le plus sombre, et à la faveur d'une demi-solitude, se livrer à une délicieuse contemplation. Cependant il faut remonter, c'est l'heure de la grand'messe... Chantons, Français, chantons, et prions pour notre Patrie aimée..... Le consul général, M. Auzépy, en grand uniforme, est présent avec tout son

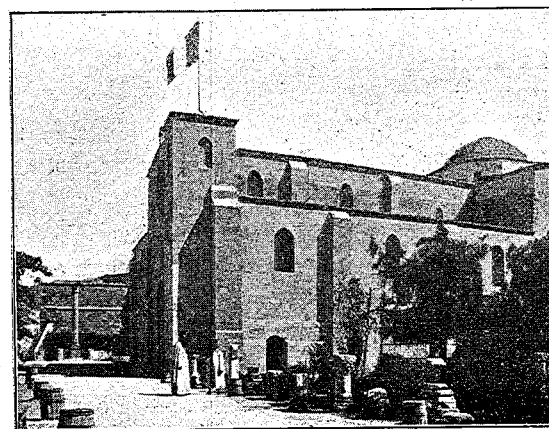
personnel. Il occupe une place d'honneur, à l'entrée du chœur. Au moment de l'aspersion, le célébrant lui porte de l'eau bénite, et, à l'Offertoire, le diacre l'encense, comme on encense les prêtres.....

A la fin de la messe, une douce surprise nous est réservée. Une petite fille, en blanc, s'avance vers la Table Sainte, accompagnée de sa mère. Nous assistons à une première communion. L'heureuse enfant est la fille du directeur de la Poste française. Le jour est admirablement choisi; l'assistance, très compacte, comprend non seulement les pèlerins, mais encore un grand nombre de religieux et de religieuses, des compatriotes, venus de la ville et des environs pour glorifier la Sainte Vierge au Lieu même de la Nativité...

La cérémonie terminée, les pèlerins se groupent dans la cour des Pères Blancs pour saluer le représentant de la France. Les dévoués religieux, qui possèdent auprès de Sainte Anne un collège et un grand séminaire, ont fait venir leur fanfare, une excellente fanfare. Les musiciens sont des enfants du pays, dont la plupart se destinent à être prêtres et missionnaires. Au moment où M. Auzépy paraît, les cuivres éclatent, jetant aux quatre coins de l'horizon les notes entraînantes de la *Marseillaise*... Je vous assure

que loin du pays, loin de la Patrie « cela vous fait quelque chose ! »

On crie : Vive la France ! L'enthousiasme est extrême. Les musiciens, que dirige un Père Blanc, tiennent à nous faire plaisir. Après la *Marseillaise*, voici *Sambre-et-Meuse*. Qui ne



Eglise Sainte-Anne (p. 72)

connait la célèbre marche ? Pour un Brestois, c'est une vraie jouissance d'entendre un air qui lui est si familier.

Nous sommes chez nous. Le pavillon tricolore flotte au haut du clocher. Les collégiens, les séminaristes qui nous entourent, parlent tous, ou à peu près tous, le français. Comme ces

jeunes gens nous aiment ! Ils reportent sur nous une partie de la profonde reconnaissance qu'ils ont pour leurs maîtres.

L'entrevue prend fin ; nous descendons une deuxième fois auprès du berceau de Marie. Nous avons tant de grâces à demander pour la France,... tant de *commissions* à remplir pour des âmes chères !...

La Piscine Probatique, auprès de laquelle le Sauveur rendit la santé à un malheureux impotent, n'est qu'à quelques pas de l'église Sainte-Anne. Nous la visitons, avant de retourner à Notre-Dame de France. Le récit du miracle se trouve dans l'Evangile de S. Jean (V. 2-9). J'ai eu l'agréable surprise d'en lire une excellente traduction bretonne, à l'entrée du monument.

Après-midi du 8 septembre. — Le rendez-vous est à la mosquée d'Omar, bâtie sur l'emplacement de l'ancien Temple de Jérusalem. Les ruines que nous allons visiter, sont les plus célèbres du monde, et nulle part ailleurs, l'Histoire n'offre à l'esprit autant de souvenirs, précis à la fois et grandioses. La plus grande partie de la vie religieuse, on pourrait ajouter, de la vie politique du peuple juif, s'est déroulée sur cette colline. C'est là que se dressa, pendant de longs

siècles, l'Echelle mystérieuse qui unit la terre au Ciel. Dieu y était connu et adoré. La Vérité y brillait, indéfectible lumière dominant l'immense et ténébreux empire de l'idolâtrie. Elle avait son trône dans ce sanctuaire, et malgré l'apostasie du peuple à qui la garde en avait été confiée, c'est de là qu'elle a rayonné sur le monde...

Naguère encore, il était inutile de songer à pénétrer dans la fameuse enceinte. Impossible de faire entendre raison aux Musulmans, et malheur au *chien de chrétien* qui avait la témérité de s'y aventurer ! Il paraît que Mahomet y a opéré je ne sais combien de prodiges... De là, chez ses disciples de Jérusalem une farouche susceptibilité qu'il ne faisait pas beau affronter. Les visiteurs se heurtaient à un fanatisme irréductible. Après la Mecque et Médine, il n'y a pas, aux yeux des sectateurs de l'Islam, de lieu plus sacré que la mosquée d'Omar.

Plus heureux que les pèlerins d'antan, nous pourrons tout voir et tout examiner à loisir...

L'esplanade actuelle a la forme d'un trapèze irrégulier de cinq cents mètres de long et de trois cents mètres de large, et repose dans sa partie sud-est, sur d'énormes substructions que l'on appelle les *écuries de Salomon*, mais qui ne remontent probablement qu'à Justinien, et n'ont servi d'écuries que pour les chevaux des Croisés.

Elle est située sur une hauteur qui portait autrefois le nom de mont *Moriah*. C'est ici qu'Abraham monta, docile à l'ordre de Dieu, pour immoler Isaac, son unique enfant. La rude épreuve imposée à sa foi et à son obéissance n'était que la figure du sacrifice sanglant dont Jésus-Christ devait être la Victime.

Dix siècles plus tard, un ange, chargé de châtier l'orgueil de David, parut au-dessus de la même colline, tenant une épée de feu tournée vers Jérusalem. Soixante-dix mille hommes moururent de la peste. Le roi, humilié et repentant, résolut de bâtir, en ce lieu, un magnifique temple au Seigneur. Il ne lui fut pas donné de réaliser son projet ; cet honneur était réservé à son fils Salomon. Cent cinquante mille ouvriers travaillèrent pendant sept ans à la construction de l'édifice. L'or, l'argent et les bois précieux y furent employés avec une profusion dont nous pouvons à peine nous faire une idée. Le vrai Dieu fut glorifié dans le plus beau sanctuaire de la terre.

Le Temple proprement dit n'avait que trente-un mètres de long, dix de large et quinze de haut. Il se composait de trois parties distinctes : le *vestibule*, le *Saint* et le *Saint des Saints*. La porte principale était tournée vers l'Orient. Le Saint des Saints, correspondant au chœur de

nos églises, était le lieu sacré par excellence. Il était séparé du Saint, de la nef, par un grand voile, extrêmement riche, qui ne s'écarterait qu'une fois l'an, le jour de la grande Expiation, pour laisser entrer le grand Prêtre. C'est le voile qui se déchira de haut en bas, au moment où le Sauveur rendait le dernier soupir sur la Croix. Au milieu de la mystérieuse retraite, sur un piédestal en or, était l'Arche de l'Alliance, renfermant les deux Tables de la Loi, la Verge d'Aaron, et une Urne précieuse remplie de manne. Deux chérubins étincelants la recouvraient de leurs ailes, largement étendues. L'Eternel avait établi son Trône au-dessus de l'Arche, et y recevait les hommages du peuple élu.

Dans le Saint se trouvait l'*Autel des Parfums*, placé tout contre le voile fermant le Saint des Saints. On y voyait en outre la table des *Pains de Proposition*, et le Chandelier d'or à sept branches, disposées en éventail et portant chacune une lampe qui brûlait jour et nuit.

Vis à vis de la porte du Sanctuaire, sur l'autel des *Holocaustes*, des victimes choisies étaient consumées par le feu, le matin et le soir. L'énorme rocher qui servait de base à cet autel existe encore. Il occupe le centre de la mosquée d'Omar.

Un premier parvis, celui des Prêtres, entourait le Temple. Il était séparé, par un portique à jour, du parvis d'Israël où pouvaient seuls pénétrer les serviteurs de Jehovah. Une autre cour très grande enveloppait les deux premières et s'ouvrait à tout le monde. C'était le parvis des Gentils.

Ce Temple, que je ne peux décrire que sommairement, était, au milieu du peuple de Dieu, le centre de toutes les aspirations, de toutes les joies et de toutes les tristesses. Rois et sujets se sont prosternés devant la souveraine Puissance qui y résidait. Dans son enceinte ont retenti les hymnes et les cantiques qui sont devenus les prières et les chants de l'Eglise et qui expriment en un langage incomparable la Foi et l'Amour des âmes. La Vierge Marie passa, dans ce lieu sacré, plusieurs années de sa vie. Jésus-Christ le visita fréquemment, en fidèle observateur de la Loi. Il y remarqua la veuve qui jetait son denier dans le tronc des pauvres et en fit un magnifique éloge ; il y vit l'orgueilleux Pharisien se mettre bien en vue pour adresser à Dieu son insolente prière, et le Publicain se frapper humblement la poitrine ; il en chassa, à deux reprises, les marchands qui le profanaient. Il annonça aux disciples qui lui faisaient admirer la beauté et la solidité du monument, qu'il n'en resterait pas « pierre sur pierre. »

Sa prophétie se réalisa à la lettre. Trente-sept ans après le drame du Calvaire, un incendie, allumé par les soldats de Titus, consuma entièrement le merveilleux Sanctuaire, orgueil du peuple Juif. En le désertant, Dieu l'avait condamné à disparaître dans une inoubliable catastrophe. J'ai parlé du Mur des Pleurs. De tant de splendeurs, ce serait le seul débris reconnaissable, au dire des Juifs eux-mêmes... Quelques pierres perdues dans les fondations de l'esplanade actuelle !...

Et la malédiction subsiste. Julien l'Apostat, dans le fol espoir de donner un démenti à la prédiction du Christ, voulut reconstruire le superbe édifice. Des globes de feu, sortant de terre, tuèrent les ouvriers et anéantirent les premiers travaux.

L'emplacement du Temple ne fut plus qu'un dépôt d'ordures jusqu'à l'année 688. A cette époque, Abdel-Melik y bâtit la magnifique mosquée que l'on voit encore, et qui porte le nom d'Omar, parce que c'est ce grand kalife qui en eut le premier l'idée. Maîtres de Jérusalem (1099), les Croisés la convertirent en église sous le titre de *Templum Domini*. En 1187, après la victoire remportée par Saladin sur les Chrétiens, le monument redevint ce qu'il était à l'origine.

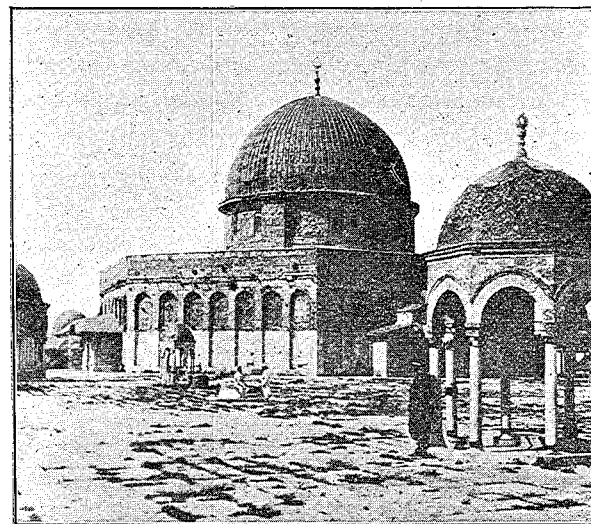
Les pèlerins y sont entrés, après avoir lon-

guement attendu à la porte.... Quelques musulmans faisaient leurs prières dans la mosquée, et il ne fallait pas les déranger ! Les disciples de Mahomet ont pour leur sanctuaire un respect extrême : ils n'y pénètrent que les pieds nus, ou munis d'une chaussure spéciale. La plupart d'entre nous adoptent *pieusement* la chaussure spéciale, que les *camelots* de l'endroit nous louent au prix de cinquante centimes. Nous avions fortement envie de rire. Les gardiens de la mosquée, eux, n'en semblaient guère tentés, et inspectaient soigneusement les pieds de chaque visiteur.

L'édifice forme un octogone régulier à deux rangées concentriques de colonnes en marbre précieux. Une haute coupole le surmonte. L'extérieur est garni, jusqu'au dôme, de très belles faïences bleues. Des vitraux — que les connaisseurs admirent — laissent pénétrer, à l'intérieur, une lumière discrète, suffisante pour permettre d'apprécier les merveilleuses mosaïques qui ornent la voûte et une partie des murs.

J'ai dit que le rocher qui servit autrefois de base à l'autel des Holocaustes, occupe le centre de la mosquée. D'après les Musulmans, c'est de la plateforme qui le domine que Mahomet monta au Ciel. Le rocher s'élança à sa suite, mais l'ar-

change Gabriel accourut, et retint le bloc sacré ! La crypte au-dessus de laquelle il est suspendu, est simplement une ancienne citerne, et le *puits des âmes* que les fervents de l'Islam y voient,



La Mosquée d'Omar (p. 82)

n'est que l'ouverture du canal par où s'écoulait dans la vallée de Josaphat le sang des victimes.

Ne quittons pas la mosquée sans avoir jeté un coup d'œil sur l'urne en argent qui renferme deux poils de la barbe de Mahomet, et sur son étendard vert. Je m'en voudrais également de ne pas vous faire remarquer une plaque de

jaspe où le prophète enfonce dix-neuf clous en or. Chaque clou représente un siècle de la durée du monde. Satan voulut, paraît-il, les arracher tous pour abrégier les temps, mais il comptait sans l'archange Gabriel et il dut se retirer après avoir reçu deux soufflets retentissants..... ! Il ne reste plus que trois clous et demi. Donc, dans trois siècles et demi, nous assisterons à la catastrophe finale !

Au sud de l'esplanade, il y a une autre mosquée, qui porte le nom d'*El Asha*. C'est un immense édifice à sept nefs, sans aucune beauté architecturale. On y montre les *deux colonnes de l'Epreuve*. Tout musulman, s'il réussit à passer entre ces colonnes qui sont très rapprochées, va droit au ciel. On raconte qu'un disciple de Mahomet voulut tenter l'aventure, en dépit de la *bedaine* dont il était affligé. Le malheureux fit tant et si bien qu'il y perdit la vie. Une barre en fer arrête désormais les dévots, et ferme le chemin du ciel !...

Un dernier détail curieux : voyez-vous, dans le mur oriental de l'esplanade, cette pierre qui fait saillie au-dessus de la vallée de Josaphat ? Un pont invisible, très étroit, part de là, et s'appuie, à son autre extrémité, sur le sommet du Mont des Oliviers. A la fin du monde, tous les hommes devront passer sur

ce pont. Malheur à ceux que leurs péchés rendront trop lourds ! Ils feront une culbute dans l'abîme. Quant aux justes, le trajet ne leur présentera aucune difficulté. Ils seront d'ailleurs accompagnés et guidés par les anges.

La légende est belle et renferme une grande leçon dont chacun peut faire son profit.



IX

Le Mont des Oliviers. — « Flevit ». — Le Pater. — L'Ascension. — Prédiction du jugement dernier. — La Vallée de Josaphat. — Le tombeau de la Sainte Vierge. — Le champ du Sang. — Les lépreux.

9 Septembre.

LE Mont des Oliviers, situé à l'est de Jérusalem, n'a en soi rien de remarquable. C'est une hauteur, ou plutôt une série de collines sans cachet spécial. Ici et là quelques oliviers et quelques figuiers poussent, sans vigueur, dans les dépressions de terrain, et des jardins, annonçant une transformation qu'il était inutile d'attendre des indolents sujets de la Turquie, entourent les établissements religieux qui envahissent peu à peu ce côté de la ville. Partout ailleurs le regard ne rencontre qu'une désolante stérilité. Mais si vous détachez vos yeux de ce mélange de rochers et de terre poussiéreuse, quelles perspectives ! Vous avez devant vous le Cédron, la vallée de

Josaphat et le panorama de Jérusalem dans toute son étendue. A l'orient, jusqu'à la vallée du Jourdain et la Mer Morte, les montagnes succèdent aux montagnes, enveloppées d'une légère buée aux reflets bleuâtres ; plus loin, de nouvelles montagnes surgissent au bord de l'horizon.

Pour l'âme le tableau est encore plus captivant. Le regard divin s'est fixé avec prédilection sur cette terre et sur ces montagnes. Dans ces vallons a vécu un peuple dont le Très-Haut avait tracé les destinées avec un soin particulièrement miséricordieux, et à qui il avait révélé, dans une large mesure, ses éternels desseins sur l'humanité. Jérusalem est à nos pieds. Nous pouvons compter ses monuments et l'étudier comme un livre aux pages tour à tour resplendissantes et sombres.

Quelle vision pour l'observateur, surtout s'il est chrétien ! Là-bas, vers le Jourdain, nous distinguons le chemin par lequel le peuple juif vint se grouper sur le sol que Dieu lui avait désigné, et, en examinant le paysage, nous suivons des yeux les mille sentiers par où les débris de la race maudite se sont dispersés à travers le monde.

La Montagne des Oliviers offre au pèlerin de nombreux et précieux souvenirs. — C'est ici que

le Sauveur versa des larmes sur l'aveuglement des malheureux, qui refusaient d'entrer dans le Royaume surnaturel qu'il était venu fonder, et dont ils auraient dû être les premiers citoyens. Cette scène eut lieu le jour de son entrée triomphale à Jérusalem. Arrivé près des murs, il s'arrêta, quelques instants, et embrassant du regard la ville coupable, il exhala sa douleur en une touchante plainte :

« Si tu savais quel est Celui qui vient à toi !..... Il t'apporte la paix et le salut, et tu n'en veux pas. Un jour, tes ennemis t'enfermeront et te serreront de toutes parts. Ils te renverseront à terre, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre..... »

La tradition indique l'endroit où Jésus pleura (*flevit*).

Les Romains furent les instruments de la justice divine. Onze cents mille juifs périrent pendant la lutte contre les légions de Titus. Cent mille furent vendus comme esclaves, et Josèphe rapporte qu'on en donna jusqu'à trente pour un denier ! D'autres furent crucifiés autour de la ville. D'après le même historien, le nombre de ceux que les vainqueurs condamnèrent à ce supplice fut si grand que le bois manqua pour faire les croix.

La malheureuse cité fut assiégée de nouveau,

l'an 130 après Jésus-Christ, par les Romains, et entièrement détruite. Elle a été reconstruite et saccagée vingt fois depuis. Comme le peuple dont elle a été la capitale, elle souffre une agonie qui n'a pas de fin. La ville moderne est debout sur des décombres qui ont, dans certains quartiers, dix à quinze mètres de profondeur. L'histoire ne cite aucun autre exemple d'une pareille infortune.

C'est sur le Mont des Oliviers que Jésus-Christ le Sauveur apprit à ses apôtres le *Pater*. Pour parler à Dieu, l'homme saura désormais en quels termes s'exprimer. La formule qui lui est communiquée par Jésus-Christ, sied à l'universalité des esprits et des cœurs. Elle monte, chaque jour, vers le Ciel, de tous les points du monde ; dans l'extrême variété des âmes, elle redit magnifiquement les louanges de Dieu, et dépose, devant son Trône, les vœux et les demandes de l'humanité.

Une maison de prière, habitée par des Carmélites, a été bâtie à l'endroit où du Cœur de Jésus jaillit la plus belle des prières. Dans les fervents hommages qu'elles adressent au ciel, le nom de la France est souvent prononcé.

Une généreuse inspiration a élevé, tout à côté, un monument qui rappelle l'institution du *Pater*. C'est un cloître où la divine prière a été repro-

duite, en trente-deux langues, sur des panneaux en carrelage émaillé, entouré d'une bordure de fleurs. Le breton figure dans le nombre. La traduction laissait beaucoup à désirer. Grâce à l'initiative de M. Kerjean, recteur de Lampaul-Guimiliau, pèlerin de Jérusalem en 1901, elle a été refaite excellemment.

Nous nous dirigeons vers le Lieu de l'Ascension. Pourquoi faut-il que nous y rencontrions encore les Musulmans ? Là où nous voudrions voir un beau Sanctuaire, nous trouvons une mosquée. Le Sauveur est aux yeux des disciples de Mahomet un prophète ; c'est pour ce motif qu'ils ont bâti ici une maison de prière. Toutefois ils se montrent en ce qui concerne l'endroit de l'Ascension, moins intransigeants qu'au Cénacle. Les pèlerins peuvent s'y agenouiller et prier, les prêtres y célébrer la Sainte Messe. La mosquée s'élève sur le rocher d'où Jésus-Christ remonta vers son Père. Nous baisons l'empreinte de son pied, et dans une douce méditation nous nous représentons la scène, les adieux du Sauveur, les larmes de la Très Sainte Vierge, des Apôtres et des Disciples. A ces larmes se mêle une grande joie, car le jour de la séparation est un triomphe pour Jésus-Christ, et aussi pour l'Eglise, dont les regards, au milieu des tris-

tesses de la terre, ne cesseront plus désormais de chercher le Ciel.

Nous saluons la Grotte où les Apôtres résumèrent dans la claire formule du *Credo* les principales vérités de la Foi, et nous descendons dans la vallée de Josaphat.

La page la plus lugubre des Livres Saints est celle où le Sauveur annonce la fin du monde et le jugement dernier. Je résume le vingt-quatrième chapitre de l'Evangile de S. Mathieu :

Quand approchera la fin des temps, les âmes seront poursuivies, et entraînées, loin de Dieu, par les plus astucieux séducteurs. L'erreur aura un jour d'insolent triomphe, et la corruption sera sans bornes... C'est au-dessus de cette orgie d'orgueil et de mensonges que la voix de Dieu se fera tout à coup entendre. Heure d'indicible épouvante ! La terre tremblera sur sa base, les astres perdront leur éclat, l'océan s'agitera avec des bruits qui feront sécher les hommes d'angoisse. La mort planera un instant sur les ruines de toutes choses... Puis, réveillé par la trompette de l'Ange, le genre humain se relèvera pour se présenter aux grandes et solennelles Assises où Dieu, la Vérité, le Bien affirmeront leur victoire dans le rayonnement d'une lumière qui ne s'éteindra plus. La scène entière se déroulera

plus rapidement que l'éclair qui déchire tout à coup le noir horizon. Un cri de bénédiction, de joie et d'amour, d'une part ; un cri de malédiction, de terreur et de désespoir de l'autre !... Et tout sera fini.

Quand cette heure sonnera-t-elle ? C'est le secret de Dieu. « Veillez... je le dis à tous, veillez », s'écrie le Sauveur en terminant.

Il est aussi inutile de chercher à savoir où aura lieu le jugement dernier. Une tradition, très répandue non seulement chez les Chrétiens, mais aussi chez les Juifs et les Musulmans — rappelez-vous le pont invisible qui relie l'esplanade de la mosquée d'Omar au sommet du mont des Oliviers — dit que ce sera dans la vallée de Josaphat. Depuis longtemps elle est la demeure des morts ; les décombres, qui y forment un épais tapis, sont faits d'ossements et d'autres funèbres débris, mais rien ne nous oblige à croire que le genre humain y sera convoqué à la fin du monde. Si le prophète Joël parle de la vallée de Josaphat, il n'est nullement prouvé que cette vallée soit celle qui borne, à l'est, la ville de Jérusalem, et qui ne porte d'ailleurs le nom de Josaphat que depuis les premiers siècles du christianisme.

Quoi qu'il en soit, la célèbre vallée a un aspect tellement effrayant, qu'on admet sans peine

qu'elle ait été creusée pour être le théâtre de quelque tragique événement.

Elle longe tout le côté est de la ville. Je l'ai visitée plusieurs fois. A certaines heures du jour, quand la grande ombre des remparts se projette sur elle, on se demande quel drame s'est passé là. On dirait une très longue fosse qu'on aurait ouverte pour y entasser les victimes de quelque affreuse hécatombe et qu'on aurait ensuite négligé de refermer.

A la nuit tombante, le tableau se revêt de couleurs encore plus terrifiantes, et ce n'est qu'avec un serrement de cœur et en réprimant un frisson qu'on s'approche de la tranchée qui paraît sans fond. Il n'est pas besoin de grands efforts d'imagination pour la voir se peupler de spectres. Les pierres des sépulcres qui en recouvrent les rebords, se soulèvent pour laisser sortir leurs hôtes. Des générations, séparées par plusieurs siècles d'intervalle, sont là, mêlées dans une inexprimable confusion.

Pourquoi le jugement dernier n'aurait-il pas lieu dans ce cadre aux contours si grandioses ? S. Jérôme l'a cru, et d'autres saints et savants exégètes ont adopté son opinion..... N'est-il pas juste que le Sauveur reçoive les plus solennels et les plus éclatants hommages à quelques pas de Gethsémani et du Golgotha ? Ma foi et mon cœur aiment bien cette hypothèse.

A mesure qu'on descend vers le sud, la tranchée se rétrécit. Autrefois, le canal servant pour l'écoulement du sang des victimes, égorgées au Temple, débouchait à cet endroit. Le spectacle n'est guère plus intéressant aujourd'hui. Des vautours tournoient dans les airs et s'abattent lourdement sur les monceaux de détritrus qui couvrent le fond de la vallée. C'est grâce à ces oiseaux et aux chacals qui viennent rôder, la nuit, autour de la ville, que la peste et mille autres maladies ne déciment pas la population.

La vallée de Josaphat est le champ des morts. Elle renferme des monuments funéraires très remarquables. Ceux d'Absalon, de S. Jacques et de Zaccharie attirent tous les regards. Mais il y a un tombeau qui, pour les chrétiens, a plus de prix que les autres : c'est celui de la Sainte Vierge.

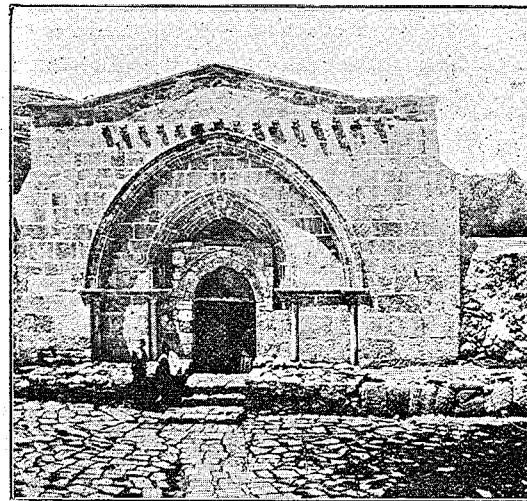
On ne peut pas y entrer quand on veut, car hélas ! ici encore, l'insolence des Grecs a eu raison des droits des catholiques, qui ont été indignement dépossédés, en 1759, du sanctuaire auquel ils tenaient tant. Le monument est écrasé par les décombres. On y descend par un large escalier en marbre. A droite, vers le milieu, est le caveau où fut renfermé le corps sacré de Marie, et où il reposa pendant

trois jours : jusqu'au moment où Dieu ordonna à la mort de rendre sa proie et ouvrit à l'Auguste Vierge les éternels parvis. Oh ! comme la prière est douce dans un tel lieu ! On s'y trouve encore si près de la Mère du Sauveur !...

En quittant la vallée de Josaphat, tournons à droite. Sur une colline faisant face à la partie sud des murs de Jérusalem, il y a un terrain qui porte un nom sinistre. *Haceldama*, le champ du sang ! Judas, l'abominable traître, quand il vit que Jésus était irrémédiablement perdu, fut pris de remords. Il se rappela ses paroles à Gethsémani : « Mon ami, pourquoi es-tu venu ? C'est par un baiser que tu livres le Fils de l'homme ! » Et il comprit enfin... Livide, fou de terreur, il courut au Temple avec son argent maudit : « J'ai vendu le sang du Juste », s'écria-t-il haletant. — « Que nous importe ! » lui répondirent les cyniques ennemis du Sauveur. — Les trente pièces d'argent lui brûlent les mains, il les jette dans le sanctuaire, et s'éloigne rapidement. Il sort de la ville, traverse la vallée d'Hinnom, et arrivé sur la hauteur voisine, se retourne. De l'endroit où il s'est arrêté, le clair de lune lui permet de distinguer le chemin parcouru par sa Victime. Des clameurs lointaines montent à ses oreilles : il sait ce qu'elles signifient. Il veut échapper à lui-même, à son épouvante, à l'an-

goisse qui l'étreint... et il se pend, en poussant un cri de désespoir.

« La corde se rompit, lisons-nous au livre des *Actes des Apôtres*, et le corps de Judas, précipité sur le sol, creva, et ses entrailles se répan-



Le Tombeau de la Sainte Vierge (p. 95)

dirent. » Les sanhédristes eurent connaissance de cet effrayant dénouement. Avec l'argent abandonné par le malheureux, ils achetèrent le champ où il avait péri, dans le but de le faire servir à la sépulture des étrangers. La terre qui avait bu le sang du traître s'appela désormais le *Champ du sang* !

Avant de rentrer à Jérusalem, un mot des lépreux. A ces débris humains quelle demeure convenait mieux que les lugubres parages que nous venons de visiter? Le gouvernement turc les a chassés de la ville, et ils se sont réfugiés, les maudits, sur ce terrain désolé. Nous les rencontrons nombreux auprès de Gethsémani, autour du tombeau de la Sainte Vierge et, plus bas dans la vallée. Oh l'affreux spectacle! Et encore ce sont les plus valides probablement..... Jugez dans quel état doivent être les autres, ceux qui ne sortent pas!

Voici, couchée sur le bord du sentier, une masse informe qui tremble... Plus loin, une femme nous présente deux hideux moignons. Cet homme, qui a déjà perdu quatre doigts d'un pied, voit son autre pied se détacher lentement. Le membre, miné par la lèpre, ne tient plus que par la peau. Cet être qui se dresse, dans une navrante supplication, avec des yeux de cadavres, est une malheureuse femme dont les souffrances ne dureront plus longtemps. Et cette fillette de douze à quinze ans, combien d'années languira-t-elle? Le poison coule dans ses veines, et nul ne sait quand il aura achevé son œuvre.....

Je le répète, le spectacle est horrible. Ces malheureux se débattent dans une agonie qui dure souvent de longues années. Ils assistent à

la dislocation graduelle de tout leur être, ils voient la vie s'échapper peu à peu de chacun de leurs membres.

Leurs cris, leurs gémissements forment un concert sans nom. On dirait une plainte d'outre-tombe, longue, déchirante... Après trois mois, ces lamentables appels résonnent encore à mes oreilles : *Bacchiche, crouajur ! Bacchiche, crouajur... !*

Les maudits! disais-je plus haut..... Ils le sont, en effet, aux yeux des Musulmans qui passent près d'eux en détournant la tête. Nous, chrétiens, nous savons qu'ils ont une âme et qu'ils sont nos égaux devant Dieu. Nous ne pouvons rester insensibles à leurs souffrances. Mais il faut aux lépreux plus que l'aumône d'un jour. L'héroïque charité dont le Cœur de Jésus-Christ est la source, ne pouvait négliger leurs tortures. Des anges, les admirables Filles de Saint Vincent de Paul, vont régulièrement leur porter des secours abondants, et sur leur inexprimable tristesse faire luire un rayon du ciel.



En route pour Jéricho. — La Fontaine des Apôtres. — Le Château du Sang. — Koziba. — Belle-Vue ! — La Plaine de Jéricho. — La Fontaine d'Elisée. — Le Mont de la Quarantaine. — Les Bédouins.

Du sommet de la Montagne des Oliviers nous avons déjà entrevu, plusieurs fois, la vallée du Jourdain. Aujourd'hui, nous allons la visiter. Ce sera la plus longue, et aussi la plus dure excursion de notre pèlerinage. Il fait très chaud dans la ville sainte et aux environs ; que sera-ce dans cette cuve profonde où les rayons d'un soleil torride plongent dès la première heure du jour ? La liberté la plus complète est laissée aux pèlerins. Partira qui voudra ; et restera qui voudra à Jérusalem, où il y a encore tant de sanctuaires, tant de souvenirs à étudier. Nombreux sont les *braves*, et je le comprends : Jéricho, le Jourdain, la Mer Morte, quelle magie dans ces mots ! Quels événements ils rappellent !

Nous partons, — presque tous en voiture.

Faut-il décrire une fois de plus les chemins de la Palestine ? Ne vous figurez rien d'analogue à nos belles routes nationales. Le fond sur lequel nous *roulons* et nous *dansons* est fait de pierres à peine dégrossies et émergeant d'un océan de poussière. Gardons-nous pourtant de nous plaindre ! Les pèlerins d'autrefois n'avaient à leur disposition que le cheval, l'âne, le chameau. Pour le commun des mortels, une voiture, même horriblement cahotée, vaut encore mieux, et je sais tel *enragé* cavalier, qui, bien avant la fin de notre course, était entièrement de mon avis. Il est superbe le cheval arabe avec ses jambes fines et nerveuses, son large poitrail, sa tête au vent, ses yeux si vifs, ses narines grandes ouvertes et fumantes ! Il est ravissant le cavalier dans son costume mi-européen et mi-oriental ! Les Croisés, sur leurs lourdes armures, devaient porter un vêtement à peu près semblable, pour briser les rayons de feu, et je suis persuadé que le solide gaillard qui chevauche, en ce moment, à côté de nous, est absorbé dans quelque héroïque rêve. Oui, j'en conviens sans peine, le coup d'œil est magnifique, mais..... on ne me le tirera pas de la tête, la *bourgeoise* voiture est préférable !.....

Oh ! les bizarres zigzags ! Nos trente voitures se rapprochent, se croisent et se perdent pour

se retrouver encore, dans un interminable lacet. Puis nous prenons part à une véritable course par monts et par vaux. Nous ne descendons une colline que pour en escalader immédiatement une autre. Quel pays ! Pas une touffe d'herbe ; à peine ici et là, dans un coin de vallon, quelques oliviers rabougris ! Il y a trois chevaux à chaque voiture, et nous allons grand train. Presque trop vite ! Si ces diables de cochers noirs, jaunes, olivâtres, ne nous jettent pas dans un ravin ou au milieu de quelque paquet de rochers, nous aurons de la chance !

Nous rencontrons de nombreuses caravanes. Le contraste est frappant entre nos voitures et les longues files de chameaux. Les Arabes qui les conduisent viennent des bords du Jourdain et aiment peu les étrangers, dit-on. Dans leurs regards il y a de l'étonnement et aussi de la mauvaise humeur. Que viennent faire dans leurs déserts ces intrus ? Les chameaux, de leur côté, semblent considérer nos véhicules comme des monstres, et donnent de fréquents et vifs signes d'inquiétude.....

Pèlerins, l'image du divin Maître ne disparaît jamais à nos yeux ; c'est Lui que nous suivons, partout, sur cette terre bénie. Il a passé par les régions que nous traversons. En se rendant de la Galilée en Judée, il longea souvent

la vallée du Jourdain jusqu'à Jéricho, pour prendre ensuite le chemin ordinaire de Jérusalem, et, au retour, il fit, plusieurs fois, le même trajet. Ces collines et ces vallons ont donc entendu sa voix ; ici, de précieux enseignements ont été communiqués par Lui aux apôtres et aux disciples...

Nous nous arrêtons un instant à la *Fontaine des Apôtres*. Le Sauveur s'y arrêta sans doute plus d'une fois, et s'y désaltéra. A quelque distance de là, on nous montre l'hôtellerie où le Bon Samaritain déposa le malheureux, qu'il avait rencontré sur la route, à moitié assommé par des brigands. Vous connaissez cette touchante histoire. « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et tomba au milieu des voleurs qui le dépouillèrent, et après l'avoir couvert de blessures, s'en allèrent, le laissant à demi-mort..... Un prêtre et un lévite le virent et passèrent outre. Mais un Samaritain en eut pitié, banda ses plaies, après y avoir versé de l'huile et du vin, et, le plaçant sur sa monture, le conduisit dans une hôtellerie où il demanda qu'on en eût grand soin et s'engagea à payer tous les frais. »

Le chemin de Jérusalem à Jéricho a été, pendant longtemps, très dangereux. De hardis pillards rançonnaient les voyageurs, et, sou-

vent, les massacraient après leur avoir fait subir les pires traitements. Les Croisés, devenus maîtres de la Palestine, confièrent aux Templiers la mission de les tenir en respect. On voit, sur la hauteur qui domine l'auberge du Bon Samaritain, les ruines d'un château fort d'où ils surveillaient la route et le pays environnant. On l'appelle le *Château du Sang*. Il y eut, dit-on, autour de ses murs de si fréquentes rencontres et tant de sang versé que le sol en a pris, sur un grand espace, la couleur rouge.

Aujourd'hui, nous n'avons à craindre aucune fâcheuse aventure. Une puissance, que nul n'ose braver, nous protège ; deux cavaliers arabes, armés jusqu'aux dents, veillent sur notre caravane. Ce sont deux anciens brigands. Ne riez pas..... Ils paient un tribut au sultan pour avoir le droit de garantir les voyageurs des mauvais coups....., et les voyageurs, à leur tour, paient un tribut aux défenseurs dont le concours leur est indispensable. Comprenez-vous ? Les étrangers ne sont ni volés ni assommés, et les brigands de Jéricho et des environs coulent des jours heureux en exerçant une profession désormais ennoblée. Pour les uns et pour les autres, tout va à raver dans le meilleur des mondes !...

A quelques kilomètres du Château Rouge, les

voitures s'arrêtent, et les pèlerins qui ne redoutent pas une marche pénible dans les montagnes, se dirigent vers le couvent grec de Koziba, l'ancien monastère de Saint Jean le Kozibite. L'excursion est tentante, et nous partons en caravane nombreuse. Ici les cavaliers triomphent, car il y a, jusqu'au but, un chemin où il leur est possible de s'aventurer, à condition toutefois de ne pas être sujets au vertige. Après quelques centaines de mètres, j'en vois deux qui mettent pied à terre. La prudence est la mère de la sûreté ; jamais la maxime ne parut plus juste. Nous descendons dans une profonde vallée par un sentier de chèvre, tracé au bord d'un abîme. Pendant l'hiver l'immense crevasse est un torrent dont les eaux se précipitent vers la Mer Morte. A cette époque de l'année, elle est entièrement à sec. Les premiers arrivés poussent un cri d'admiration. Un tableau ravissant se déroule devant nous. La vallée étroite, très étroite, s'étend à nos pieds comme un long berceau de verdure. Des vignes, des oliviers, des figuiers, des palmiers y forment le plus charmant fouillis, et de chaque côté, partout où se rencontre un abri contre les rayons trop ardents du soleil, des plantes et des fleurs forment de magnifiques tapisseries aux couleurs variées. Au printemps, le spectacle doit être merveilleux.

Ce nid de verdure est le jardin des moines grecs, perchés là haut, en face, dans un couvent qui ressemble à une forteresse. On nous a aperçus et on nous fait signe de monter. Allons, courage ! chers compagnons de route. Nous traversons le lit du torrent sur un élégant pont ombragé de vignes, et nous gravissons la terrible côte. Oh, que c'est dur ! L'établissement est très curieux à visiter. Il rappelle les couvents de notre pays par la paix, le silence et l'atmosphère de piété qui y règnent. Je dis « atmosphère de piété ». Ces moines schismatiques sont, je n'en doute pas, dans la bonne foi. Leur chapelle est très jolie et contient plusieurs petits tableaux de valeur. Une de ces peintures retrace la vision de saint Joachim et de sainte Anne recevant la promesse de la naissance de la Sainte Vierge. C'est ici qu'un ange leur en fit la révélation. Nous ne nous agenouillons pas, parce que nous sommes dans un sanctuaire qui appartient au schisme, mais nous adressons du fond du cœur une prière à Marie et à ses augustes parents.

Les bons religieux nous servent ensuite un excellent rafraîchissement. La chaleur est étouffante, et ce verre de *rachi* est une précieuse aubaine pour les pèlerins.

Heureux moines ! Comme il doit être facile de

méditer et de travailler dans un pareil site ! Aux âmes plus particulièrement éprises de solitude, des chambrettes, percées dans les flancs de la montagne offrent un abri où aucun bruit ne peut venir les troubler. Il faut se servir de longues échelles pour les atteindre. Trois ou quatre d'entre nous grimpent jusqu'à l'une de ces pieuses retraites. Détail à remarquer : elle est pavée d'une fine mosaïque, encore bien conservée. Quel est le saint moine qui a fait ce beau travail ?... Une croix de bois, fixée contre le rocher, une veilleuse dans un coin, une natte en jonc au milieu de la cellule, voilà tout le mobilier !

Vingt-cinq religieux vivent dans le couvent de Koziba. Ils parlent deux langues : l'arabe et le grec moderne. Grâce au jeune et savant Assomptionniste qui nous sert d'interprète, nous pouvons leur exprimer chaleureusement notre reconnaissance pour leur touchant accueil.

Dépêchons-nous, le soleil descend à l'horizon ! Le retour est plus pénible que l'aller, et nous sommes haletants quand nous remontons en voiture. Les cochers fouettent leurs chevaux ; nous partons en tourbillon !

La plaine ! Nos automédons rient à gorge déployée. Quelle bonne course ils vont faire sur ce terrain, par endroit très inégal, mais où chacun choisit le chemin qui lui plaît ! Ils s'agitent,

ils poussent des cris sauvages, ils s'interpellent. Les chevaux s'élancent, galopent, volent.

Nous entrons à Jéricho. La fameuse cité n'est plus qu'une bicoque, un village perdu dans un écrin de lauriers-roses et de sycomores. Vous ne devineriez jamais où nous descendons !... A l'hôtel Bellevue ! *Risu teneatis*... On ne saurait imaginer un contraste plus frappant. Un hôtel planté en plein théâtre de plusieurs grands événements de l'Histoire juive !... à côté du Jourdain !... non loin de la montagne de la Quarantaine !... sur les lieux où vécurent Elie et Elisée !... Rien de plus comique que ce mot *Bellevue* se dressant en caractères gigantesques au milieu de tels souvenirs.

Le temps de confier nos bagages à Monsieur « de Bellevue », un restaurateur pansu et à la mine réjouie, de jeter un coup d'œil sur l'hôtel, assez belle construction couchée au milieu des fleurs, et nous filons à toute vitesse dans la direction ouest. Nous allons à la fontaine d'Elisée, et quelques pèlerins se proposent de gravir le *Mont de la Quarantaine*.

Nous commençons maintenant à nous rendre compte de la fertilité de certaines parties de la Terre Sainte. Un simple cours d'eau, alimenté par la célèbre fontaine, suffit pour créer autour de Jéricho une végétation luxuriante. Tout est

vert, bien que, depuis sept mois, le ciel soit d'airain et laisse tomber sur la plaine des traits de feu. Les vignes donnent trois récoltes de raisin par an, et même quatre dans quelques enclos privilégiés. En ce moment se forme le raisin qui sera cueilli à la fin de décembre. Après les pluies d'hiver, quand le soleil d'avril caresse la vallée de ses sourires, on doit y trouver une image du paradis terrestre, et on comprend les descriptions enthousiastes que les écrivains sacrés ont faites de leur patrie. C'était bien la terre où coulaient le lait et le miel....

Nous courons entre deux haies de lauriers-roses. Le charme est pour nous d'autant plus grand que nous sortons de la poussière et des cailloux. Depuis Jérusalem, la seule étape de Koziba avait reposé nos yeux des blancs sommets et des stériles vallées. Il y a du ravissement sur les visages. Notre cocher, lui, ne pense guère à la beauté du spectacle, il est tout à ses chevaux et ne cesse de les exciter du geste et de la voix. Les quatre kilomètres qui séparent Jéricho de la fontaine d'Elisée, sont enlevés avec une rapidité vertigineuse....

Il y avait dans ces lieux, une source abondante, mais dont les eaux étaient détestables. Elles empoisonnaient et stérilisaient le sol. Les habitants s'en plaignirent à Elisée. Le pro-

phète se rendit à la Fontaine, et y jeta une poignée de sel, en adressant à Dieu une fervente prière. Depuis ce jour, elle fournit au pays entier une eau excellente. Le bassin est très grand et aucun règlement de police ne défend de s'y baigner. En un clin d'œil, il disparaît sous une nuée de nageurs, heureux de se débarrasser de la poussière du chemin et de rafraîchir leurs muscles fatigués. Les *gosses* des environs se mettent de la partie. Il y en a de toutes les couleurs, et cela forme le tableau le plus pittoresque.

« Que ceux qui veulent aller au Mont de la Quarantaine se dépêchent ! » crie notre guide d'une voix de stentor. Le chemin est rude et la prudence exige que l'excursion soit terminée avant la nuit close. Les Bédouins sont capables d'un mauvais coup, et nos brigands-protecteurs ne sont plus là.

Seize héros, — c'est le nom qu'ils méritent — sont prêts à marcher. Le charmant Assomptionniste, qui a accompagné les pèlerins à Koziba, est du nombre. Très heureusement, car nous aurons encore besoin d'un interprète, tout à l'heure. En avant ! Nous escaladons des collines, nous franchissons des vallées, nous sautons par dessus des crevasses qui sont autant de ruisseaux pendant la saison des pluies, nous

cheminons d'un pas alerte, tout en écoutant les récits si intéressants de notre infatigable Père. — Voici le fameux fruit, qui sert parfois aux prédicateurs de terme de comparaison, quand ils rappellent que les voluptés de ce monde, séduisantes en apparence, sont une semence de douloureuses déceptions et d'amers regrets. Il est ravissant à voir. On dirait, au premier aspect, une délicieuse petite orange. Prenez garde! nous dit le guide, les feuilles qui enveloppent le pied de ce fruit se terminent par des épines venimeuses. Tandis que je veille à en éviter les piqûres, je pèse légèrement sur la mignonne pomme. Elle m'éclate entre les doigts, en exhalant une odeur infecte. Ce qui en sort ressemble à de la cendre humide. L'horrible fruit est, paraît-il, très commun autour de la Mer Morte. Est-ce que la plante qui le produit viendrait des jardins des anciennes cités maudites?...

La montagne se dresse devant nous, très escarpée. L'ascension est dure. Penchés en avant, la respiration courte, nous montons, nous montons encore. Nous n'irons pourtant pas jusqu'au sommet; comme il se fait tard, nous nous arrêterons dans ce couvent grec, qui ressemble de loin à une énorme cage suspendue aux flancs de la montagne..... Nous y recevons un excellent accueil, comme à

Koziba. Quand donc ces frères séparés seront-ils réunis avec nous, sous la houlette du même Pasteur? Nos hôtes nous introduisent dans un salon qui ne manque pas d'élégance. Les portraits du czar Nicolas II et de la czarine y occupent la place d'honneur. Voici également le portrait de Guillaume II. C'est un présent de l'intrigant monarque, qui juge tous les moyens bons pour accroître sa popularité et étendre le prestige de l'Allemagne.

Nous visitons la chapelle. Elle est de construction récente et a été bâtie avec l'argent de la Russie. D'après la tradition, la grotte qu'elle recouvre servit de demeure à Notre-Seigneur durant son long jeûne. A cette époque la montagne était réellement un désert, car l'Evangile dit qu'il y vécut, dans une complète solitude « au milieu des bêtes farouches. »

C'est sur le sommet que la Tentation eut lieu. L'esprit des ténèbres apparut au Sauveur sous une forme sensible. « Si vous êtes le Fils de Dieu, osa-t-il lui dire, commandez que ces pierres deviennent des pains... » Et du doigt il lui montrait les pierres de la montagne... Nous repassons de mémoire l'étrange page de l'Evangile. Dans ces lieux qui furent témoins des sacrilèges audaces de Satan, elle nous paraît particulièrement saisissante.

Nous revenons au salon, et en attendant le verre de *Rachi* et l'excellent café que les aimables religieux se disposent à nous servir, nous contemplons le paysage..... Le coup d'œil, à cette heure, est merveilleux. Une ombre mystérieuse s'étend lentement sur la plaine immense; autour de nous, tout est grandiose..... cette montagne..., ce gouffre sous nos pieds..., à droite, la Mer Morte se perdant dans les ténèbres, calme comme au soir du lugubre drame qu'elle ne cesse d'évoquer..., à gauche, la Samarie et la Galilée..., en face, le mont Nébo d'où Moïse, mourant, jeta un dernier regard sur la Terre Promise..., plus près, le Fleuve sacré avec les souvenirs qui y sont attachés : le passage des Hébreux à travers ses flots, la grande figure de saint Jean Baptiste, le Baptême du Sauveur...

Ces lumières tremblotantes, semées dans la plaine comme des étoiles tombées du ciel, indiquent des campements de Bédouins. Les fiers enfants du désert ! Nous les aimerions davantage, s'ils étaient plus respectueux des biens et de la vie de leur prochain.

Il est temps de rentrer à Jéricho. Réconfortés par le rachi et le café de nos hôtes, nous descendons rapidement de la montagne. La nuit vient plus rapidement encore. — « Groupez-vous », nous dit notre guide. Avec ces coquins

de Bédouins, on ne sait jamais à quoi s'en tenir. Ils sont armés, et nous, nous n'avons même pas de *penn-bas* ! Auprès de la Fontaine d'Elisée, nous retrouvons nos voitures. Les cochers sont plus enragés que jamais. Ils le sont si bien que l'un d'entre eux, dans un détour, jette ses pèlerins au milieu des broussailles. Heureusement tout se borne à une vive peur et à quelques égratignures.....

On dîne gaiement sous la tente. Le restaurateur s'est montré digne, et les garçons de l'hôtel sont débrouillards. Puis les voyageurs vont à la recherche de leurs lits. Des torches de résine flambent ici et là, de sorte que chaque escouade découvre, sans trop de peine, le dortoir qui lui est réservé. Dire que nos couchettes avaient le confortable que l'on rencontre dans d'autres pays, serait une grosse exagération. M. « de Bellevue », je vous affirme que vous ne m'avez fourni qu'un drap !..... Et les moustiques, et les trente à quarante degrés de chaleur ! Impossible de fermer l'œil. Nous sortons pour admirer le beau ciel, et nous procurer des émotions en écoutant les lugubres cris des chacals. Deux pèlerins ont apporté des fusils, et vont à la chasse, mais les chacals sont prudents, et..... les chasseurs aussi.

Une course nocturne. — La messe sur les bords du Jourdain. — Saint Jean Baptiste. — Le Baptême du Sauveur. — La Mer Morte. — Aimables brigands. — Une fantasia. — Zachée et Véronique. — Retour à Jérusalem. — Encore la Sœur Camomille.

11 septembre.

Nous allons, ce matin, aux bords du Jourdain, vis-à-vis de Bethbara où prêcha S. Jean Baptiste, et où le Sauveur lui-même voulut être baptisé par le Précurseur. Les prêtres y célébreront la messe de l'Octave de l'Epiphanie, qui rappelle spécialement ce touchant acte d'humilité. De là nous pousserons jusqu'à la Mer Morte, puis nous retournerons à Jéricho pour rentrer le soir à Jérusalem. Quel programme ! La journée promet d'être rude, mais le bataillon des pèlerins est admirable d'entrain et ne redoute aucune fatigue. A trois heures, l'hôtel Bellevue est en mouvement, secoué par

un de ces branle-bas que savent si bien organiser les Français, quand ils s'y mettent. Notre cocher ne se fait pas attendre. Hier soir, on lui a mis dans la main un solide *bacchiche*, et on lui en a promis un autre pour aujourd'hui, à condition d'être à la hauteur de sa tâche. Il a compris et le prouve. Quelle vigueur, quelle adresse !..... En un clin d'œil, notre voiture est prête. Un retentissant claquement de fouet, et nous voilà partis à fond de train. Par où ? A travers quels sentiers ? Par dessus quels obstacles ? Ne me le demandez pas, car je ne le sais pas moi-même. Je sais seulement que nous avons bondi sur les cailloux, volé au-dessus des buissons desséchés, failli verser une dizaine de fois, couru pendant une heure, comme si nous étions en proie à quelque étourdissant cauchemar... Pas de mauvaises rencontres ! Peut-être les gentils brigands qui se sont chargés de veiller sur nos jours, ont-ils fait savoir, dans la région entière, que nous avons payé un gros tribut ?... Nous arrivons les premiers, d'emblée. Salut au roi des cochers !...

Cette course nocturne ne se termine pas aussi heureusement pour tous les groupes de pèlerins. Un conducteur maladroit jette sa voiture dans une crevasse, et quand les voyageurs se relèvent, on constate que l'un d'eux, M. Charpentier (du

Nord), a la clavicule gauche cassée. Un autre, l'abbé Penven, a la tête en pitoyable état. Mais il vient du pays des chênes et du granit ; une tête de Breton ni ne plie ni ne rompt.

Le jour venu, nous avons à déplorer un deuxième accident. M. Cartuyvels, député Belge, est projeté de voiture, et grièvement blessé. Ni M. Charpentier ni lui n'interrompent, pour cela, leur pèlerinage. Héroïquement fidèles à l'esprit de pénitence qui les a amenés en Terre Sainte, nous les verrons, l'un et l'autre, continuer à suivre la plupart de nos exercices religieux.

Aux bords du Jourdain, les Pères Assomptionnistes ont tout préparé pour la cérémonie du matin. Une tente, ornée avec goût, se dresse à cent mètres du fleuve, et, dès quatre heures, les messes commencent sur les autels portatifs.

Pour les yeux et pour l'âme, le tableau est d'une éloquente grandeur. Devant nous s'élève un majestueux rideau de verdure, formé de saules et d'azeroliers, et piqué de fleurs aux couleurs vives et variées. Il indique le cours du fleuve. A quelques pas, un campement de Bédouins se réveille. L'indifférence habituelle des Orientaux est, pour une fois, mise en défaut ; ils regardent avec curiosité cette scène qu'ils ne peuvent comprendre. Ils en sont visiblement saisis, parce que tout ce qui est religieux parle

à leur âme. Par-delà le Jourdain, les sommets des montagnes de Moab se couronnent d'une légère gaze rosée, annonçant la prochaine apparition du roi de la lumière.

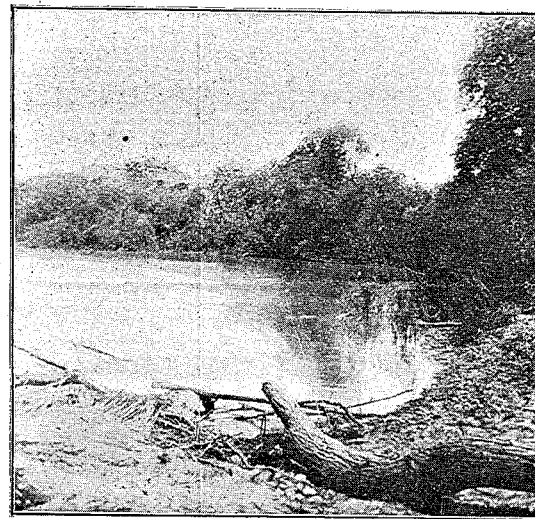
Au-dessus de ce paysage aux proportions si grandioses, la puissante voix de l'Histoire se fait entendre, et les souvenirs se pressent dans l'esprit des pèlerins.

Souvenirs de l'Ancien Testament. *Jordanis conversus est retrorsum* : un jour, le peuple qui portait au front le sceau de Dieu, qui avait brisé, comme en se jouant, l'orgueil des Pharaons et traversé les déserts, soutenu par un miracle permanent, se présenta aux bords du fleuve. Dès qu'on eût fait avancer l'Arche Sainte, le Jourdain s'arrêta, frappé de stupeur comme un être vivant fasciné par une Puissance supérieure, et laissant un large passage à sec, il se figea à droite et à gauche dans une immobilité qui dura jusqu'au moment où le dernier des Hébreux eût mis les pieds sur la rive occidentale.

Plus tard Elie, le grand Voyant, l'obligea à lui ouvrir un chemin, en le touchant de son manteau. C'est après ce miracle, et de cette plaine qu'il fut enlevé au Ciel, sur un char de feu.

Au même endroit encore, un lépreux, Naaman le Syrien, docile à la voix du prophète Elisée, descendit dans les eaux du Jourdain, et en sortit guéri.

Mais le souvenir qui, à nos yeux, domine tous les autres souvenirs, c'est celui de la rencontre du Sauveur et de S. Jean-Baptiste. Depuis trois mois, le Précurseur prêchait sur les rives du fleuve, annonçant la venue du Messie et exhor-



Les bords du Jourdain (p. 119)

tant les Juifs à lui préparer leurs cœurs. On accourait en foule pour l'entendre : les Prêtres, les Scribes, les Pharisiens, les Publicains, les soldats, les courtisanes. Faites pénitence, disait-il à tous. Il avait des paroles sévères pour l'hypocrisie des Pharisiens : « Race de vipères, qui

vous a appris à fuir la colère qui vous menace?... La hache est à la racine de l'arbre. Tout arbre qui ne portera pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu. » Celui, dont il ne se reconnaissait point digne de délier les chaussures, vint également au Jourdain, confondu dans le rang des pêcheurs, et demanda à être baptisé. Nous sommes en face du gué où cette émouvante scène eut lieu. C'est le coin de Ciel que nous avons sur la tête qui s'entr'ouvrit pour laisser passer la divine Colombe, pendant qu'une voix mystérieuse proclamait la Divinité et le rôle messianique de Jésus-Christ : « Celui-ci est mon Fils bien aimé; en Lui j'ai mis toute ma complaisance. »

La main du célébrant tremble, quand il offre aux adorations de la terre l'Agneau divin que Jean salua dans ces lieux. Le cœur du pèlerin se porte vers Lui avec des battements plus précipités, comme si la plaine retentissait de nouveau des accents de l'illustre Héraut...

En quittant la tente où, sur d'humbles autels, le Fils de Dieu a établi, pour quelques instants, sa demeure, nous nous dirigeons vers les rives du Jourdain. Grande est notre émotion en touchant ces flots que notre Sauveur a sanctifiés. Autrefois, les pèlerins y plongeaient une robe qu'ils conservaient ensuite précieusement et qui

leur servait de linceul. La plupart d'entre nous descendent dans le fleuve; c'est un pieux usage que nous tenons à observer. Beaucoup emportent une petite provision d'eau, mais il est indispensable de la passer par un filtre. Ceux qui négligent cette précaution, éprouveront une désagréable surprise : le liquide blanchâtre sera complètement décomposé, avant qu'ils soient rentrés dans leur pays.

Pour un modeste *bacchiche*, on peut faire une promenade en bateau. Rien de plus intéressant, et un grand nombre de pèlerins se donnent ce plaisir. A la place des barques qui sont mises à notre disposition, il y aura bientôt sur le Jourdain et sur la Mer Morte quatre bateaux à vapeur. Jusqu'à ce jour, le Sultan s'y était opposé. Pourquoi ?..... Uniquement parce qu'il a horreur du progrès. Il demande avant tout qu'on le laisse tranquille, lui et ses malheureux sujets.

Un petit déjeuner nous attend, au retour de notre course matinale : du café, d'excellente qualité probablement, mais se ressentant d'une préparation sommaire..... et des œufs, cuits dans le café, avec un à peu près que vous devinez. On a l'estomac creux, et nul ne pense à y regarder de si près. Nos cochers et les Bédouins, encore moins que nous. Comme ils ont vite fait disparaître les restes du frugal repas !

Et maintenant, à la Mer Morte ! Faut-il encore parler de nos conducteurs ?... Non, ce serait fastidieux. Et pourtant j'en aurais encore long à dire sur leur compte...

La Mer Morte ! Vingt lieux de long et quatre à cinq de large, nous apprend notre guide. Elle justifie bien son nom, car elle ne bouge pas plus qu'une mer d'huile. Il est neuf heures du matin. Quelle chaleur ! Une buée, épaisse, lourde s'étend au-dessus de la plaine liquide. Les yeux se fatiguent vite à essayer de la percer pour voir ce qui est là-bas au fond. Nous sommes au nord, et c'est au sud que la fameuse catastrophe eut lieu. Sodome et Gomorrhe ! Ces villes dépravées ne pouvaient être ensevelies sous un plus lugubre linceul. Les berges du gouffre où elles ont été englouties sont nues et à pic comme les bords d'une tombe. Un silence d'une tristesse infinie pèse sur la région entière. Le Jourdain, en apportant ses eaux au lac maudit, est frappé, lui aussi, de mort. Il y entre pour ne plus en sortir.

L'eau de la Mer Morte est horrible au goût. *Experto crede.....* ! Pensez à l'effet que produirait sur votre palais un mélange d'eau de mer et de pétrole. C'est à peu près cela !

Quelques pèlerins se baignent dans cette cuve qu'on ne serait guère surpris de voir entrer en

ébullition. J'admire leur courage, sans avoir la tentation de les imiter. Nos cochers, eux, s'y jettent avec délices. Tête nue ! Ils n'ont pas l'air de remarquer que le soleil est brûlant à faire éclater les rochers.

Un coup d'œil sur Machéronte, avant de partir. Cette forteresse, dont on entrevoit les ruines à l'est de la Mer Morte, servit de prison à Saint Jean Baptiste, victime des rancunes d'Hérodiade. On sait que la princesse adultère ne se tint pour satisfaite que lorsqu'elle eut obtenu du faible Hérode Antipas la tête du courageux Précurseur.

Au moment de revenir à Jéricho, permettez-moi de vous présenter nos aimables brigands. De fiers lurons, si jamais il en fut ! Ils sont tous deux à la fleur de l'âge, entre trente et quarante ans. Traits réguliers et fortement accentués, nez puissant, regard franc et se perdant, au repos, dans un léger nuage de rêverie. La moustache est vigoureuse et se relève en pointe. Sur les lèvres se promène presque continuellement un sourire qui révèle l'amour-propre satisfait. Dents magnifiques, d'un ivoire à faire envie à la plus coquette des mondaines. Le teint est modérément bronzé ; le hâle, que le soleil a fixé sur ces beaux visages, contribue à en faire ressortir l'énergique expression. De chaque côté de la

figure, le *coufieh*, très blanc, retombe en plis gracieux et flotte, sur la nuque, au moindre souffle de la brise ; un cordon, en poil de chameau, formant une sorte de couronne, le retient au sommet de la tête. Nos gardes sont vêtus d'une robe de toile, que serre aux reins une ceinture de cuir, et, par dessus, d'un *abaïl*, large manteau à bandes blanches et noires, sans manches, avec deux ouvertures pour les bras. A leur côté flotte majestueusement un long sabre recourbé. Le fusil à pierre, très vieux, qu'ils portent en bandoulière, reluit avec ses fines incrustations en argent. Un revolver complète leur armement. L'un des cavaliers nous montre le sien avec orgueil ; il paraît excellent. Sur la crosse on lit cette inscription : Don de M. Seguin, 1896. C'est évidemment un cadeau de protégé à protecteur...

Les chevaux sont dignes de leurs maîtres. Secs, nerveux, droits sur leurs jarrets, le regard scrutant continuellement l'horizon, on dirait à les voir passer, qu'il n'y a pour eux, ni obstacles ni distances. Le feu du soleil d'Orient circule dans leurs veines. A ces superbes coursiers nos Bédouins ont donné l'ornement qu'il fallait pour bien mettre en relief leurs merveilleuses qualités. La selle est recouverte de broderies, la bride est un chef-d'œuvre.

Sentinelles vigilantes, nos cavaliers vont et viennent d'un bout à l'autre de la caravane. Ils dédaignent les sentiers battus, bondissent par dessus les haies et les fossés, montent et descendent les collines dans un galop vertigineux, fouillent au loin la campagne, font et refont dix fois la route. Nous ne nous lassons pas de les admirer, ces braves et distingués brigands, et je crois qu'ils ne l'ignorent pas. Ils sont heureux de nous éblouir. Ce matin ils nous procurent le spectacle d'une petite *fantasia*. Ils s'élancent en poussant des cris sauvages, se poursuivent, se serrent de près et se séparent pour se poursuivre encore. A un signal, les chevaux s'arrêtent net, et, à un nouveau signal, ils se jettent l'un sur l'autre avec une apparente rage. Les sabres, maniés avec une extraordinaire dextérité, lancent des éclairs, les revolvers parlent. La lutte se termine par un émouvant corps à corps où un cavalier européen aurait eu probablement de la peine à garder son sang-froid.....

Nous rentrons à Jéricho. Où était le fameux sycomore sur lequel monta Zachée pour mieux voir le Sauveur ? On l'ignore. Le pays a été si souvent ravagé, depuis cette époque ! Nous sommes heureux de nous rappeler le touchant entretien entre le Bon Maître et le publicain, si

méprisé des Juifs ; la Miséricorde divine y éclate magnifiquement. On croit que la femme de Zachée, Véronique, était d'origine gauloise, et d'après une respectable tradition, c'est elle qui essuya le Visage de Jésus-Christ sur la Voie douloureuse.

Une heure après-midi. Saluons une dernière fois les ruines de la cité dont la chute dramatique est dans toutes les mémoires et retournons à Jérusalem. Au moment de quitter la plaine de Jéricho, nous rencontrons une trentaine de pèlerines russes. Elles font le trajet à pied, et vraiment, par cette chaleur, leur courage touche à l'héroïsme. Les Russes viennent nombreux en Terre Sainte ; huit mille ont fait le voyage, l'année dernière. Le grand peuple, qui est notre allié en Europe, est là-bas pour nous un redoutable rival. Les Grecs schismatiques ne se montrent si insolents à l'égard de nos prêtres et de nos religieux que parce qu'ils savent la Russie derrière eux.

Durant notre retour, rien d'important à signaler... Les ténèbres nous enveloppent avant que nous soyons arrivés à Jérusalem et la température est très fraîche. Les bons Pères ont pris leurs précautions ; ils ont pour nous les attentions les plus exquises. Vous ne devineriez pas quelle surprise nous attend, à quelques

kilomètres de la Ville Sainte ?... La légendaire religieuse, la sœur *Camomille* a fait porter au devant des pèlerins une abondante provision de sa fameuse tisane. Non loin d'El Azarieh, on nous prie de nous arrêter. Une énorme marmite, remplie de l'excellent breuvage, chante, sur un âtre improvisé, la joyeuse chanson de la santé. C'est poétique et touchant à la fois. La voix qui nous interpelle est celle de M. le comte de Piellat, le bienfaiteur de toutes les œuvres catholiques en Terre Sainte et l'ami de tous les pèlerins. Frappé, il y a une vingtaine d'années, dans ses affections de famille, il est venu s'établir auprès du Calvaire. Son cœur meurtri y a retrouvé la paix et la sérénité. M. de Piellat a pris, ce soir, les fonctions de la sœur *Camomille* ; c'est lui qui distribue la précieuse tisane. Merci, comte... Quant à la bonne religieuse, nous la remercierons tout à l'heure, car en arrivant à Notre-Dame de France, nous irons certainement lui faire une visite et lui demander encore une tasse de l'incomparable panacée...



XII

L'autel du Stabat. — A Saint-Etienne. — Le Tombeau des Rois. — Jérusalem, sa gloire et ses malheurs. — Les Peuples européens et la Terre Sainte. — Rôle de la France.

12 septembre.

CE matin, j'ai offert le Saint Sacrifice à l'autel du *Stabat*, qui s'élève à l'endroit où se tenait Marie pendant la suprême agonie du Sauveur. Elle était debout, à quelques pas de la Croix. Sa douleur déchirait le cœur de son Fils, et les souffrances du Crucifié produisaient dans son cœur maternel des tortures que la plus éloquente parole ne saurait exprimer. L'humanité s'est arrêtée devant les deux Vic-times. Sa foi et son amour vont de l'une à l'autre. A l'une et à l'autre, elle demande des leçons de courage et de résignation dans les épreuves de la vie.

La messe de Notre-Dame des Sept-Douleurs, que nous sommes autorisés à dire, rappelle le

drame du Vendredi-Saint. A cette place, chacune des paroles saintes évoque, avec une irrésistible force, l'effroyable réalité. Regardez la sainte Mère de Jésus... Du sang de la Victime quelques gouttes ont rejailli sur ses vêtements, et ses pieds reposent sur une terre qui en est trempée. Elle pleure, sa poitrine se soulève convulsivement, son cœur est broyé,.... sans qu'elle puisse mourir. O Marie, vous êtes véritablement la Reine des martyrs, car, excepté votre divin Fils, nul ne souffrit jamais comme vous avez souffert. *Stabat Mater dolorosa* ! Vous connaissez ce cri de pitié, ce long gémissement sorti d'une âme de Saint, aux pieds de la Mère de douleurs. Sur le Calvaire la sublime complainte devient un acte d'amour et de reconnaissance qui commence et se termine dans les larmes.

Les pèlerins se sont agenouillés longuement devant cet autel. Tous, prêtres et laïques, avaient à prier pour tant de cœurs atteints dans leurs fibres les plus profondes, pour tant d'âmes brisées par de cruelles séparations !...

La principale cérémonie du jour a lieu dans la splendide église élevée par les Dominicains en l'honneur de saint Etienne, sur le théâtre même de son martyre. Le courageux diacre rendait témoignage à Jésus-Christ, et, par sa pressante dialectique, couvrait de confusion les prêtres et

les scribes de l'Ancienne Loi. C'était plus qu'il n'en fallait pour attirer sur lui la fureur des ennemis de la nouvelle Religion. Traîné hors de la ville, il fut lapidé par la populace, comme blasphémateur. L'héroïque martyr expira, le sourire sur les lèvres et les yeux fixés au Ciel. Il en goûtait déjà les ineffables joies, pendant qu'une grêle de pierres broyait ses membres, et faisait couler son sang.

M. Auzépy, le consul de France, assiste à la messe en grand uniforme. Je le répète, là-bas il n'y a pas deux Frances : il n'y en a qu'une, et elle est belle, parce que, comme aux siècles passés, elle s'incline devant le Christ, et porte au front l'auréole de la Foi. Au petit déjeuner qui a suivi la cérémonie, cette vérité a été rappelée dans un superbe langage par le représentant de notre pays, et le supérieur des Dominicains...

En quittant la Basilique de S. Etienne, notre guide nous conduit à la plus curieuse nécropole de Jérusalem. On la désigne sous le nom de Tombeau des Rois, bien que les rois de Juda n'y aient jamais été ensevelis. Suivant la version la plus autorisée, elle a servi de dernière demeure à une princesse étrangère, convertie au judaïsme, Hélène d'Adiabène, à ses enfants et à ses nombreux petits-enfants. Immensément

riche, elle nourrit la ville de Jérusalem pendant la famine qui l'éprouva l'an 44 après Jésus-Christ. C'est elle qui aurait fait construire ce monument pour perpétuer le souvenir de son nom et de ses bienfaits. Il a été creusé tout entier dans le roc et suppose un travail colossal. On y descend par un large escalier aboutissant à un vestibule, une chambre carrée dont le décor a dû être magnifique. Il en reste encore de remarquables débris. Nous tournons à gauche et nous sommes en face de la porte des chambres funéraires. Elle était fermée par une lourde pierre en forme de meule, que l'on voit encore, et que l'on poussait de côté, quand il le fallait. Rappelez-vous MarieMadeleine, Marie, mère de S. Jacques le Mineur et Salomé se rendant, le matin du dimanche de Pâques, au tombeau du Sauveur. Elles se demandaient où elles trouveraient aide pour ouvrir la porte du monument. L'expression, employée par l'Evangéliste S. Marc, est significative : « Qui nous ôtera la pierre de devant l'entrée du sépulcre ? » En examinant la pierre que nous avons sous les yeux, nous nous rendons compte de cette difficulté. La pierre qui fermait le Tombeau du Sauveur ressemblait à celle-ci, et était probablement aussi massive.....

Notre programme porte pour l'après-midi du 12 septembre : tour des remparts. C'est une

promenade qui ne manque pas d'intérêt, mais qui est très fatigante par l'excessive chaleur que nous subissons. Au lieu de prendre part à cette pénible excursion, j'aime mieux gravir, une deuxième fois, le Mont des Oliviers. De nul autre endroit, on ne peut mieux voir la Ville Sainte, l'interroger, et parcourir à grands traits les pages de son extraordinaire histoire.

Une profonde mélancolie vous saisit en contemplant cette Cité dont l'éclatante gloire n'a été égalée que par ses extrêmes malheurs, en prêtant l'oreille aux chants d'allégresse et aux cris de désespoir dont elle a tour à tour retenti, en considérant la fumée de l'encens qui, de son Temple, s'est élevée, durant tant de siècles, vers le ciel, et les sinistres flammes des incendies, qui ont châtié, à plusieurs reprises, ses blasphèmes et ses révoltes contre Dieu. Debout sur de hautes collines, dominant la région entière, elle ressemble à une reine qui aurait bu à la coupe de toutes les joies et de toutes les douleurs. Elle est triste à faire pleurer, et vous remue le cœur, en vous parlant du rôle qu'elle a eu à remplir dans les œuvres de l'Infinie Miséricorde. Avec le double cachet que lui ont imprimé de merveilleuses prérogatives et des catastrophes sans nom, elle attire et fascine.....

Il y a quatre mille ans, la Ville Sainte n'était

qu'une petite cité Chananéenne, et s'appelait Jébus, du nom de son fondateur. Après la conquête de la Terre Promise, elle devint la capitale des Hébreux, sous le nom de Jérusalem, et le centre de leur vie religieuse et politique.

Voici luire les jours de David et de Salomon. Le peuple élu a atteint un degré de prospérité inouïe. Groupé autour de ses pontifes et de ses rois, il offre au Seigneur de magnifiques hommages dans le plus beau Temple de l'univers.

Tant de gloire et de félicité le frappe de vertige. Il se détourne de Dieu, une honteuse corruption le gagne peu à peu, et bientôt des luttes fratricides couvrent le pays entier de sang et de ruines. La nation privilégiée s'est partagée en deux camps ; Juda et Israël se font une guerre sans pitié. Jérusalem est le foyer de ces lamentables déchirements. C'est dans son sein que s'ourdissent les complots et quand le sang coule, ses rues et ses palais en sont, les premiers, arrosés. Elle personnifie en quelque sorte la race choisie ; en elle s'incarnent ses vices et ses vertus. Elle est l'objet des bénédictions de Dieu, mais aussi celui de ses malédictions.

Ecoutez les prophètes, ces hommes qu'il a marqués de son sceau, à qui il révèle ses pensées, et confie la mission d'annoncer la récompense et le châtiment. Quand ils sortent de leur

retraite, portant au front la flamme de l'inspiration, c'est à Jérusalem qu'ils s'adressent le plus souvent. « Lève-toi, Jérusalem, et tressaille dans l'éclat de ta gloire », s'écrie Isaïe, ravi en considérant la place qu'elle occupe dans les desseins de Dieu. Prévoyant les épreuves que ses prévarications attireront sur elle, Jérémie la conjure de se convertir : « Purifie ton cœur et lave tes souillures, ô Jérusalem. » A chaque page de la Sainte Ecriture, nous trouvons la Ville Sainte pour ainsi dire en tête à tête avec Dieu. Il la loue, quand elle est fidèle à ses enseignements ; il la menace et la châtie, quand elle les méprise ; il la console quand elle revient à de meilleurs sentiments.

Mais en vain les prophètes prédisent-ils aux Juifs égarés de terribles épreuves ; en vain leur montrent-ils l'horizon sombre et l'orage qui approche. Ils ne trouvent autour d'eux que des sourds et des aveugles. L'heure de l'expiation a sonné. Nabuchodonosor est le ministre des vengeances divines. Jérusalem tombe en son pouvoir, et bientôt de longues files de captifs se dirigent avec des hurlements de douleur, vers les bords de l'Euphrate.

Les hommes inspirés qui annoncent le châtiment, annoncent aussi le pardon. Après un long exil sous le joug brutal des Assyriens, le peuple

Juif reprend le chemin de la patrie. Sous l'impulsion de Zorobabel et de Néhémie, Jérusalem renaît de ses cendres et le Temple se relève. La Ville Sainte restera, durant plusieurs siècles, debout avec des alternatives de prospérité et de décadence. Elle remplit un beau rôle sous les Machabées, et garde, au prix d'héroïques sacrifices, le trésor de la Vérité divine. Quand l'aube du grand jour approche, elle se pare plus magnifiquement pour faire au Messie l'accueil qu'il mérite. Sous le protectorat de Rome et le gouvernement des Hérodes, la capitale de la Judée revêt une extraordinaire splendeur...

Hélas ! Le Roi pacifique vient à elle, et elle le repousse. Elle s'indigne contre ceux qui chantent *Hosannah* sur son passage, et lui dresse le gibet des esclaves.

Le plus horrible de tous les crimes est commis, la Ville Sainte est devenue la Ville déicide, la Ville maudite. Elle était placée sur les montagnes, très haut, pour mieux écouter la parole divine et la communiquer, ensuite, au monde. Elle y restera, mais c'est pour être aperçue de plus loin, et mieux faire voir le stigmate qui la désigne à la réprobation universelle. Le châtiment de son forfait défie toute description. Cernée par l'armée de Titus, elle s'abîme dans un océan de flammes, après avoir subi les plus

effroyables angoisses de la famine. L'empereur Adrien lui donne le dernier coup et disperse aux quatre coins de la terre les débris de ce qui fut le peuple élu. Depuis vingt siècles les Juifs versent, sur tous les continents, des larmes de rage. Rien n'a pu ôter de leurs épaules le poids de malédiction qui les écrase.

Sur les ruines de Jérusalem s'éleva une ville païenne, *Ælia Capitolina*. A l'avènement de Constantin, l'antique cité se transforma rapidement et devint le centre d'une chrétienté florissante. Grâce aux libéralités du premier empereur chrétien et de ses successeurs, elle se couvrit de magnifiques sanctuaires.

Cette ère de prospérité dura trois siècles. Chosroës et les Perses l'interrompirent brusquement, et les Arabes achevèrent le désastre. Jérusalem fut perdue pour les chrétiens jusqu'aux Croisades.

Il n'y a pas dans l'Histoire de page plus éblouissante que celle qu'y ont tracée les Croisés, et les Croisés français en particulier, par la ferveur de leur foi et la vigueur de leur épée. Le souvenir de leurs exploits est encore vivant en Terre Sainte.

Depuis l'année 1187, Jérusalem est entre les mains des Musulmans. En promenant mes regards sur la ville, j'aperçois les dômes des

nombreuses mosquées qu'ils y ont élevées, et je viens d'entendre, au haut des minarets, la voix des muezzins invitant les sectateurs de l'Islam à la prière.

Jérusalem est pauvre, l'aspect de la population, en grande partie, misérable. Que d'indigents ! Que d'infirmes ! On ne peut faire un pas sans être poursuivi par les cris des malheureux sollicitant un *bacchiche*. Partout on devine les lourdes chaînes tendues par un ignominieux despotisme.

Il se produit pourtant, depuis une cinquantaine d'années, un tel courant des peuples vers Jérusalem que le cercle étroit qui l'enserrait a dû s'élargir par la force même des choses. Les Russes occupent, en Terre Sainte, une place chaque jour plus importante. Les Allemands font des efforts considérables pour y accroître leur prestige. On se souvient du voyage de Guillaume II en Palestine, il y a quatre ans, et de son entrée à Jérusalem avec une pompeuse escorte d'officiers revêtus des costumes des anciens Ordres militaires.

Depuis Charlemagne, la France est chargée de protéger les catholiques de Terre Sainte, à quelque nationalité qu'ils appartiennent. Ce droit et ce privilège, mieux définis encore sous François I^{er}, ont été reconnus, jusqu'ici, par

tous les traités. Or, il n'y a plus d'illusion possible : on veut la dépouiller du glorieux apanage que les siècles lui ont légué, et que d'éclatants services, rendus à l'Eglise, en Orient, lui ont mérité. L'Allemagne n'en cherche que l'occasion, et la Russie ne demanderait pas mieux. Sans la ferme volonté de Léon XIII, c'eût été déjà fait probablement.

La France, nous l'espérons, ne cessera pas d'être à la hauteur de sa grande et noble tâche. Elle défendra énergiquement les précieux intérêts dont elle a la garde. Elle est très bienveillante pour les Congrégations et les Ordres religieux là-bas — par une heureuse contradiction avec les procédés dont elle use à leur égard sur son propre sol, — et elle a raison, car ce sont de puissants auxiliaires pour son influence. Nous les avons vus à l'œuvre : les Pères Blancs d'Afrique dans leur grand et petit Séminaire du rite grec-uni, les Dominicains dans leur école de Hautes Etudes Scripturaires, les Frères des Ecoles chrétiennes, les Prêtres de Notre-Dame de Sion, les Assomptionnistes, les Pères Bénédictins dans leurs établissements divers, les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, les Filles de la Charité, les Religieuses de Notre-Dame de Sion, les Bénédictines de Notre-Dame du Calvaire, dans leurs

écoles, orphelinats et hôpitaux, les Religieuses de Marie Réparatrice, les Carmélites et les Clarisses dans leurs maisons de prière. Il est juste de faire une mention spéciale des Franciscains, les vigilants et héroïques gardiens des Lieux Saints. Ces religieux et ces religieuses font aimer et bénir la France.

Depuis les Croisades, les Musulmans désignent tous les Catholiques sous le nom de *Francs*. C'est l'honneur et la gloire de notre Patrie. Puisse-t-elle en être toujours digne !



XIII

A Gethsémani. — Le sanctuaire de l'Ecce Homo. — Les orphelines de Notre-Dame de Sion. — Dernier Chemin de la Croix. — Les adieux. — A la gare, touchante ovation.

Vendredi 13 septembre.

Nous n'avons plus que quelques heures à passer à Jérusalem. Hier soir, après le Salut, une voix émue a entonné le chant des adieux, dont chaque strophe commence par ces mots : « Il faut partir..... » Et tous, nous avons mieux compris quels puissants liens nous attachent à ce sol que nos pieds ne foulent que depuis dix jours. C'est que la Terre Sainte ne parle pas seulement aux yeux et à leur avide curiosité ; l'impression qui s'en dégage atteint le croyant plus profondément, elle pénètre violemment jusqu'à son âme, elle s'en empare, elle l'étreint, et il goûte une joie étrange à se sentir remué jusqu'au plus intime de son être, retenu par des chaînes très fermes et très douces à la

fois. Enveloppé d'un enivrant parfum, il est tenté d'oublier qu'il n'est que de passage dans ce délicieux jardin, et songeant aux multitudes d'âmes aimantes qui, jusqu'au moment des invasions musulmanes, se fixèrent à Bethléem, sur le Mont des Oliviers et autour du Calvaire, il se surprend à envier leur heureux sort !.....

Pèlerins, nous avons à peine le temps de nous agenouiller et de baiser les vestiges sacrés. Que les heures sont courtes !

Hâtons-nous, pour satisfaire le désir qui nous agite, de voir, de contempler, de prier... : de parcourir l'antique Sion, de jeter un dernier coup d'œil sur ses monuments et sur ses ruines..., de contempler ce ciel qui chanta si magnifiquement la gloire de Dieu à l'âme des prophètes et cette nature qui leur inspira de si sublimes accents....., de prier sur ce coin de terre où pria l'Homme-Dieu.

Nous voulons, encore une fois, suivre la trace de ses pas. Les échos des collines autour de Jérusalem, nous désirons encore les interroger et les inviter à nous redire quelques-unes de ses paroles. Nous croyons en vous, Fils de Dieu et Fils de Marie, et parce que nous avons foi en vous, en votre Evangile, en votre infini Amour, nous sommes venus visiter ce pays qui fut le vôtre, respirer cet air que vous avez respiré,

courber le genou sur cette terre que vous avez arrosée de vos larmes et de votre sang. Répétez-nous quelques-uns de vos enseignements, ceux dont notre siècle et notre génération ont plus particulièrement besoin. Prêtres et laïques, nous nous en servirons là-bas, sur le sol de France, pour faire rougir le sophisme et réduire au silence le blasphème, et quand il s'agira de les traduire en actes, nul, nous l'espérons, ne se laissera arrêter par les obstacles et ne sera pusillanime.

Ce n'est pas un voyage d'agrément ni de vaines émotions que nous avons entrepris. Nous sommes venus ici pour *voir* le Christ..., doux et aimable, d'une douceur et d'une amabilité infinies à Bethléem, écrasé sous le poids des iniquités du monde à Gethsémani, effroyablement torturé dans sa Passion, magnifique dans le triomphe de sa Résurrection. De ces spectacles divers, de ces souffrances et de cette gloire nous voulons repaître nos yeux, remplir nos cœurs afin d'être plus courageusement, devant une génération blasée et sceptique, les *témoins* de l'éternelle Vérité.

La grande cérémonie finale a lieu au Jardin des Oliviers. C'est la Grotte de l'Agonie qui entend le dernier et solennel colloque entre le Sauveur et les pèlerins français.... Tous les

prêtres ne pourront pas y célébrer la sainte messe. Comme j'ai déjà eu cette joie, je vais à l'église de l'*Ecce Homo*, chez les Religieuses de Notre-Dame de Sion. Dans ce beau sanctuaire, de construction récente, est enclavée une partie de l'ancien palais de Ponce Pilate, la large baie où Jésus-Christ, après la Flagellation et le Couronnement d'épines, fut présenté à la foule. La précieuse arcade s'élève au-dessus du maître-autel.... *Ecce Homo* ! voilà l'Homme ! s'écria le gouverneur romain, espérant faire naître dans les cœurs un peu de compassion. Il se trompait. Une violente clameur couvrit sa voix, les Juifs exigeaient une sentence de mort : « Qu'il soit crucifié ! » L'image du Sauveur qui rappelle l'horrible scène, s'efface à nos yeux et nous ne voyons plus que l'Homme-Dieu tel qu'il parut dans cette embrasure, il y a vingt siècles, inondé de sang, le corps déchiqueté et ne formant plus qu'une plaie, saisi d'une immense douleur en entendant les cris de haine de ces malheureux à qui il n'avait fait que du bien, majestueux et calme sous son diadème d'épines, le cœur débordant d'amour.

Telle est la vision qui s'impose au regard et à l'âme du pèlerin. En la contemplant, il sent ses yeux se voiler, ses genoux fléchir, et il tombe abîmé dans une muette adoration.

Pendant combien de siècles encore l'aveuglement des Juifs durera-t-il ?... Les ténèbres, où ils se complaisent, s'illuminent parfois ; des cœurs endurcis viennent à ce Sauveur si obstinément repoussé, et des voix longtemps rebelles, disent, comme le centurion romain au Calvaire : « En vérité, Celui-là était le Fils de Dieu. » Qui ne connaît l'histoire d'Alphonse Ratisbonne ? Converti par Marie, par la Vierge de la Médaille miraculeuse, il devint prêtre et se fit l'apôtre de ses anciens coreligionnaires. Il est le fondateur de la Congrégation des Religieuses de Notre-Dame de Sion et d'une Société de prêtres établie sous le même vocable.

L'établissement qui avoisine le sanctuaire de l'*Ecce Homo* possède un orphelinat très prospère. On n'y reçoit que des petites filles juives. La messe de règle vient de commencer. Groupées autour de l'autel au nombre d'une soixantaine, elles chantent un cantique. Le contraste est saisissant entre la scène dont ces lieux furent le théâtre il y a deux mille ans, et celle dont nous sommes les témoins émus ; entre les blasphèmes des Juifs égarés et l'humble prière de ces fillettes. Leur cantique est empreint de tristesse ; on dirait une supplication et un cri de pardon. Et, tandis que nous écoutons leurs douces voix, il nous semble que là-haut, le regard du Sauveur

se fait encore plus miséricordieux, et que sur ses atroces souffrances luit un rayon de bonheur.

On voudrait s'attarder et prier longuement dans un tel sanctuaire, mais le temps presse... Le Calvaire et le Saint-Sépulcre nous appellent ; nous voulons les revoir, et en graver, pour toujours, l'image dans nos cœurs. Le groupe auquel j'appartiens plus spécialement, et qui se compose de trois prêtres, d'un vigoureux chrétien de Lannion, et de trois fervents jeunes gens, étudiants à l'Institut catholique de Lille, tient à parcourir une dernière fois la Voie douloureuse. Comme le vendredi précédent, nous nous agenouillons devant chaque station, en pleine rue, et nous récitons à voix haute les prières du Chemin de la Croix. Les Musulmans passent et repassent autour de nous, sans rien dire.

Nous montons au Calvaire. C'est le suprême rendez-vous, et tous les pèlerins y sont fidèles. Ils se traînent à genoux sur le sol où le Sauveur se traîna agonisant, ils baisent longuement, très longuement, le rocher sur lequel se dressa la Croix, ils se prosternent à l'endroit où Marie offrit à Dieu son cruel martyre, et descendent jusqu'au Saint-Sépulcre pour célébrer leur future victoire sur la mort par un ardent acte de Foi à la Résurrection de Jésus-Christ.

Quel amour et quelle reconnaissance dans le dernier regard jeté sur ces Lieux à jamais sacrés !.....

Onzé heures ! Des cris se font entendre dans la rue qui conduit à Notre-Dame de France, des interpellations bruyantes se croisent en tous sens. Je parie que ce sont nos cochers. Quel vacarme ! On dirait le grondement d'une émeute. La police gesticule, menace et daube à tort et à travers sans pouvoir ramener le calme.

C'est le moment de dire *adieu* à nos bons Religieux..... ou *au revoir*. L'établissement de Notre-Dame de France a été pour nous une véritable maison de famille. On ne saurait le mieux comparer qu'à ces belles hôtelleries d'autrefois où l'on trouvait, dès en arrivant, un délicieux chez soi. Pendant notre trop court séjour en Terre Sainte, nous avons vécu parmi des frères. Nous ne vous oublierons pas, jeunes Religieux Assomptionnistes, futurs apôtres de l'Orient. Avec la grâce la plus exquise vous avez ouvert chaque jour, devant nous, le trésor de vos connaissances ; vous avez été notre lumière et pour satisfaire notre pieuse curiosité, vous n'avez reculé devant aucune fatigue. Nos dévoués guides à l'extérieur, vous ne rentriez que pour être, à l'intérieur, nos humbles serviteurs. Merci.....

A la gare, nous trouvons encore la France. Les Sœurs de Saint-Vincent de Paul y ont conduit leurs orphelins pour nous saluer. Ce sont de pauvres enfants qu'elles ont arrachés à la misère et au vice. Il y en a de très jeunes ; d'autres peuvent avoir de quatorze à quinze ans. Plusieurs d'entre eux sont frappés de cruelles infirmités ; dans le nombre, je remarque trois ou quatre aveugles. Tout ce petit monde est proprement vêtu et se montre ravi. O saintes Filles de la Charité, quelle œuvre vous faites ! Vous êtes admirables..... Elles, aussi, sont heureuses ; elles rayonnent comme rayonnent les mères au milieu de leurs fils. Deux drapeaux, aux couleurs de notre patrie, portés par les deux plus grands de la bande, s'agitent au-dessus des têtes curieuses. Le premier nom que les dignes Sœurs épellent à leurs enfants est celui de Dieu, le second est celui de la France. Tous ces bambins nous aiment, parce que nous sommes du pays de leurs mères adoptives, du grand et beau pays, dont elles leur ont si souvent parlé. Vive la France ! Vive la France ! crient-ils, de toute la force de leurs poumons. Cette ovation imprévue nous remue profondément, et dans les yeux des saintes religieuses nous voyons perler une larme..... une larme de joie et de fierté patriotique.

XIV

**Vive la France ! — Mort d'un Pèlerin.
A Jaffa. — Embarquement. — Pirates !**

Et en entendant ces humbles et ces petits jeter aux quatre coins de l'horizon leur cri d'amour et de reconnaissance, en les voyant si heureux à l'ombre du drapeau tricolore, nous songeons à l'incomparable rôle que Dieu a confié à notre Patrie, quatorze siècles durant. Une invincible espérance nous la montre encore grande et belle, dans les âges à venir ; au fond de son cœur, chacun de nous répète le vigoureux salut de ces enfants : « Vive la France ! »

Le pays de S. Louis et de Jeanne d'Arc, des Sœurs de charité et des héroïques missionnaires, n'a pas achevé sa tâche. Il reste encore des idées généreuses à propager, des iniquités à flageller, de nobles causes à soutenir. — Vive la France ! Sa vieille armure s'est brisée. Revêtue d'une armure plus moderne et mieux adaptée aux luttes de notre époque, elle sera de

nouveau le brave et loyal chevalier qu'admirent les siècles passés. On ne l'empêchera pas de rompre les chaînes qu'une criminelle secte lui a imposées par surprise. Elle rougira d'avoir été, pendant quelques années, esclave, et, retrouvant enfin sa glorieuse liberté, elle agitera avec plus d'énergie que jamais, devant les nations étonnées, le glaive que la Providence a placé dans ses mains, pour la défense de la Vérité et du Droit.

Vive la France ! Il y a trois jours, un pèlerin, couché sur un lit d'hôpital, prononçait, lui aussi, cette parole de ferme espoir, et, sur ses lèvres elle prenait un caractère particulièrement auguste. Atteint d'une grave indisposition, M. Holveck, un Vosgien, avait dû s'arrêter à Jaffa..... Il ne verra pas la Jérusalem terrestre. Qu'importe à ce robuste chrétien, puisqu'il contempera bientôt les beautés de la Jérusalem céleste ! Il attend avec sérénité l'appel du Divin Maître. A chaque pèlerinage il faut des victimes. Choisi pour l'holocauste, notre généreux compagnon répond sur l'heure : me voici ! Le lit de douleur est devenu un autel où éclatent l'héroïsme et toutes les sublimités du sacrifice. Pendant que nous montons au Calvaire, M. Holveck, lui aussi, gravit un autre Calvaire au haut duquel se tient le Sauveur, non plus

couvert de la livrée de la mort, mais vêtu d'infinie et éternelle splendeur. Et à mesure que la terre s'efface, et que la volonté divine se manifeste avec plus d'évidence, le mourant précise le sens de son immolation. « Pour la conversion de ma paroisse » dit-il avec les plus vifs transports. Puis l'image de la Patrie, que ces enfants de la frontière aiment passionnément, se dresse devant lui : « Pour la France, ajoute-t-il. De grand cœur j'offre ma vie pour elle. »

Quel spectacle ! Les horreurs de la mort sont absentes de ce grabat. La foi sereine de la victime y paraît seule, et au lieu de gémissements, nous entendons un chant d'allégresse et de victoire. Admirable pèlerin, l'Ange de la France a recueilli vos dernières paroles et votre dernier acte d'amour !

Nous traversons de nouveau Jaffa. La ville est très animée. Des *touristes* aimeraient à la parcourir, et y trouveraient, sans peine, beaucoup de détails curieux à observer. Pour des pèlerins, dont l'âme recèle tant d'impressions et de souvenirs accumulés, le tableau n'a rien de captivant. Au sortir d'une atmosphère toute parfumée de surnaturel, après avoir vécu, plusieurs jours, sur le théâtre des plus extraordinaires manifestations divines, quel intérêt peut

avoir pour nous le mouvement d'une ville, si différent soit-il de ce que nous avons vu en d'autres régions ?...

Il faut d'ailleurs se défendre contre les portefaix qui se précipitent sur nous. C'est la course folle après le *bacchiche*. Pour rester maîtres de leurs bagages, les plus débonnaires parmi les pèlerins sont obligés de recourir à un argument dont on ne se sert, en Europe, que dans les cas extrêmes ! De guerre lasse, je me laisse dévaliser par un solide gaillard de douze à quinze ans, un superbe nègre. Nous entrons en pourparlers, tout en marchant. Que me demande-t-il ? Je l'ignore absolument, et il ne sait pas davantage quelle rétribution lui est promise. Il est aimable, me sourit de temps en temps, et je crois qu'il a un respect suffisant pour le bien d'autrui. A tout hasard, j'évite de le perdre de vue... Au moment de nous séparer, il m'adresse un salut si gracieux que je suis sûr de laisser un ami sur la terre d'Asie...

C'est ici que nous dirons un dernier adieu à la Terre Sainte. Les pèlerins se prosternent dans la poussière, et baisent le sol, comme ils l'ont fait, il y a dix jours, en débarquant.....

Nous franchissons la dangereuse ceinture de rochers qui forme la baie de Jaffa, et nous voguons prestement vers le *Notre-Dame de*

Salut. Les rameurs sont joyeux et *souquent* ferme en chantant un monotone refrain. Le paquebot n'est pas loin de la côte, dans quelques minutes nous serons rendus à destination. Le canon du bord tonne, des cris d'allégresse éclatent..... En ce moment, nos rameurs prennent un air grave ; ils n'ont plus leur premier entrain, et notre barque avance à peine. Les traîtres ! La bonne humeur du début n'était qu'une ruse, qui cachait de noirs projets ! Nous avons payé nos places largement. Il paraît qu'en Turquie cela ne suffit pas. Après une courte consultation avec ses compagnons, un de ces pendants prononce le mot qui a si souvent résonné à nos oreilles pendant le pèlerinage : *bacchiche* ! Une scène comique se passe alors parmi les voyageurs. On crie, on discute, on menace, chacun selon son tempérament. Mais tout ce beau tapage ne réussit pas à troubler le moindrement la majestueuse quiétude de nos affreux pirates. Ils attendent avec patience, et prévoyant fort bien quelle sera l'issue de l'affaire. Ils ont toujours eu raison jusqu'ici ; pourquoi n'auraient-ils pas encore raison cette fois ? Et de fait tous les passagers *s'exécutent*, les violents qui ont beaucoup crié, beaucoup menacé, comme les timides qui, dès la première sommation, avaient ouvert avec docilité leur bourse.

Le *Notre-Dame de Salut* resplendit sous son grand pavois. Avec sa forêt de drapeaux, il ressemble à un magnifique palais, préparé pour recevoir des hôtes illustres... Les sept jours que nous y passerons, ne seront pas tous des jours de fête. Dire qu'il y a de par le monde tant de docteurs, et que *le mal* si redouté des voyageurs subsiste encore ! Pourtant n'anticipons pas, et puisque la mer n'a aujourd'hui que des sourires, livrons-nous à une joie sans mélange.

Ces gredins, après nous avoir mis, tout à l'heure, le couteau sur la gorge, nous jouent maintenant un bon tour en nous vendant des oranges qui ne sont jaunes et d'apparence appétissante que parce qu'elles ont traîné longtemps, par terre, dans les jardins de Jaffa. Les paniers de raisin obtiennent un grand succès..., jusqu'au moment où l'on s'aperçoit que, sous une mince couche de fruits dorés, se cache traitreusement un véritable fagot de sarments desséchés !

14 septembre. — Est-il calme et séduisant, ce grand lac bleu ? Au-dessus de nos têtes, le ciel est très pur et très haut. Les visages rayonnent... Tous les pèlerins suivent le règlement du bord avec enthousiasme. Les plus obstinés *terriens* semblent réconciliés avec le perfide élément.

Dimanche, 15 septembre. — A huit heures et demie, grand'messe chantée par M^{re} Toulotte, un évêque missionnaire de la Congrégation des Pères blancs d'Afrique. La brise fraîchit, et la mer commence à *gambader*. Le prêtre, chargé du *prône*, est un Breton. Sa voix est puissante et domine le bruit du vent et des flots. S'inspirant de la fête que l'Eglise célèbre, il dit les gloires du nom de Marie. Parfois, quand la tempête mugit autour d'un navire perdu dans les ténèbres, sur l'immensité de l'Océan, l'équipage est pris d'épouvante. Mais le capitaine ne se laisse pas abattre. Il scrute l'horizon, et y découvrant enfin un point lumineux, il le montre à ses matelots : « Regardez, le port est là... » Et la confiance rentre dans les âmes. Léon XIII entend gronder autour de l'Eglise un orage autrement redoutable. Quels cris de haine ! Calme et majestueux au milieu du déchainement des passions, le bras tendu vers l'Etoile qui ne cesse de briller au-dessus du monde, dans les yeux une flamme d'indéfectible espérance, il rassure les âmes effrayées : « Pourquoi craignez-vous ? Marie n'est-elle pas la Puissance et la Miséricorde qu'on n'invoqua jamais en vain ?..... »



**Le mal de mer. — Service funèbre. — Procession
du Très Saint Sacrement. — Le Père Bailly.
— Dernière cérémonie.**

Après-midi du 15 septembre.

A-T-ELLE des exigences stupides cette mer que nous trouvions hier si aimable, presque tendre ? Combien de fois faudra-t-il donc lui payer tribut ?...

Et les faces devinrent de nouveau livides, les yeux prirent une expression de navrante angoisse, les langues firent silence, cependant que les flots, d'une voix, tantôt brève et saccadée, tantôt trainante et sourde, chantaient insolemment leur triomphe. Oh ! homme plein de superbe, que tu es en réalité petit et impuissant. Parce que cette masse d'eau s'agite autour de toi, se courbe, se relève et se livre à mille fantaisistes cabrioles, est-ce une raison pour prendre un air marri, et bientôt t'affaler ici ou là comme une lamentable ruine ? Rappelle-toi quelle majesté le Créateur

plâça sur ton front et regarde en haut, au lieu d'incliner si tristement la tête vers l'abîme.... Discours inutile ! Le pont du *Notre-Dame de Salut* est un champ de bataille, où il n'y a pas de morts, mais où les blessés ne se comptent pas. Les volontés semblent dépouillées de toute énergie. Quelle débâcle pour l'orgueil humain !...

16 septembre. — Il ne nous suffit pas d'avoir prié un instant, à Jaffa, sur la tombe de M. Holveck, l'humble et courageux ami que nous avons perdu. Un office solennel est célébré pour lui, ce matin. La mer est tranquille ; dans son majestueux repos, elle évoque l'idée d'un immense linceul... Quand sonnera la dernière heure du monde, combien de victimes sortiront de ce gouffre ? Au-dessus de cette tombe sans fond que de larmes ont coulé ! En pensant au grand chrétien qui dort son dernier sommeil, là-bas, dans le pauvre cimetière d'Asie, nous n'oublierons pas les morts dont les ossements se remuent, sous nos pieds, dans un inexprimable chaos...

Leurs jours se sont terminés brusquement dans un accident, dans un naufrage. Qu'est-ce que l'homme, si ce n'est, hier, un peu de limon, et demain une impalpable poussière ? Mais s'il passe plus vite que la vague chassée par un

vent furieux, il ne disparaît que pour reprendre une autre vie, celle-ci immortelle.

« Mon Sauveur vit, affirme la voix de l'Eglise, grave, émue, forte de toutes les certitudes de l'espérance, et au dernier jour, je ressusciterai et je le verrai dans la gloire. »

Et comme gage de miséricorde et de salut, l'Hostie s'élève entre les mains du prêtre au-dessus de l'immensité des flots ; sur la sinistre tombe luit déjà le premier rayon du jour sans fin.

« *Requiem æternam dona eis, Domine, Seigneur, à tous ceux que la mer a engloutis donnez l'éternel repos....* »

17 septembre. — Le temps est beau, et la brise suffisante pour nous épargner les inconvénients de la chaleur. Rien d'important à signaler. Les Pères font tout ce qui est humainement possible pour nous distraire. Les séances récréatives alternent avec les exercices de piété. Grâce aux projections lumineuses et au remarquable talent de conférencier du Père Marie-Léopold, nous faisons les excursions les plus intéressantes à travers les pays baignés par la Méditerranée ; la Turquie, la Grèce, l'Italie, etc. C'est le plus vivant cours de géographie auquel j'aie jamais assisté...

18 septembre. — Aujourd'hui splendide manifestation en l'honneur du Très Saint Sacrement, que nous avons eu la joie de posséder à bord, pendant tout le voyage. A l'avant du navire, se dresse un magnifique reposoir, un chef-d'œuvre de goût et d'élégance. Ce sont les Pères qui l'ont construit avec le concours empressé des pèlerins. A trois heures, le cortège triomphal se met en marche. Une garde d'honneur composée des hommes de l'équipage, et armée de fusils, entoure le dais, sous lequel le Père Bailly, notre vénéré directeur, porte le Très Saint Sacrement. Les pèlerins sont sur deux rangs, et ont tous un cierge à la main. Le canon tonne, puis les incomparables chants de la Fête-Dieu se font entendre.....

Nous voici devant le Trône préparé pour recevoir le Roi des rois. Le prêtre officiant y a déposé son précieux Trésor. Il se retourne vers nous, et de son cœur jaillit un ardent cri de foi et d'amour. Pendant un quart d'heure, il nous tient suspendus à ses lèvres; chacune de ses paroles est une étincelle qui, après avoir fait vibrer son âme, passe dans la nôtre et la fait vibrer à son tour. Des acclamations prolongées éclatent, quand il termine sa brûlante improvisation : « Gloire, amour à Jésus-Christ ! » La scène est d'une sublime grandeur.

Je viens de prononcer le nom du P. Bailly. La France entière, ou plutôt le monde entier le connaît. Qui n'a entendu parler du « Moine », du fameux Moine du journal *La Croix* ?

C'est le courageux lutteur qui a mené de si rudes batailles contre les ennemis de Dieu et de l'Eglise.

Pendant près de vingt ans il a été dans la mêlée, maniant avec une merveilleuse vigueur l'arme puissante qu'il avait créée.

Il a frappé de taille et d'estoc, comme les héroïques chevaliers qu'il rappelle si bien par sa bravoure, son activité et son esprit d'entreprise.

La Croix à la main, la tête haute, le regard très doux et en même temps très hardi, il s'est précipité dans les rangs ennemis avec l'inébranlable confiance qui annonce la victoire.

Il n'a pas goûté les joies du triomphe, mais il l'a préparé, et le jour où une brutale mesure lui a arraché des mains sa loyale épée, il a pu se rendre le témoignage qu'il avait combattu le bon combat et contribué à hâter l'œuvre du relèvement de la France.

Le Moine publiciste est, en outre, un admirable organisateur de pèlerinages. Que n'at-il pas fait pour Lourdes ? C'est lui aussi qui a appris de nouveau aux Français le chemin de la Terre

Sainte. Depuis de longs siècles ils l'avaient presque totalement oublié. Seuls quelques rares pèlerins osaient entreprendre le voyage, et cela se comprend, si l'on considère les difficultés et les dangers de toutes sortes qu'il fallait affronter.

L'illustre Moine a poussé le cri des antiques Croisés : *Dieu le veult ! Dieu le veult !* Et à sa voix, la France s'est ébranlée, de nombreux groupes de pèlerins se sont élancés vers le *Pays du Christ*.

Il y a vingt ans que ce premier appel a retenti. Le courant, provoqué par les Pères Assomptionnistes, ne s'est pas ralenti depuis. Espérons qu'il deviendra plus important de jour en jour, pour le plus grand bien des âmes, et j'ajouterai, pour la plus grande gloire de la France. Il se produit une poussée extraordinaire des peuples vers la Terre Sainte. Notre Patrie, qui y a occupé, si longtemps, une situation prépondérante, doit à tout prix garder la première place. Les pèlerinages ne sont pas pour elle le seul moyen de conserver son prestige, mais ils contribuent à ce résultat dans une large mesure.

19 et 20 septembre. — Nous approchons de la France. Voici la Corse, l'île d'Elbe, puis la Côte d'azur. L'allégresse est vive chez tous... Pourtant quelques regrets s'y mêlent. Nous sommes

devenus frères par le cœur, et nous ne pouvons songer sans peine que nous devrons bientôt nous séparer. Combien d'entre nous ne se reverront plus ici-bas ?...

Le moment est venu pour les pèlerins de se réunir une dernière fois autour du Tabernacle. C'est l'heure de l'action de grâces. Il est juste que nous exprimions solennellement à Dieu les sentiments qui remplissent nos âmes. C'est l'heure des adieux. Eloignés les uns des autres, nous resterons unis dans la même Foi et le même Amour ; unis dans le souvenir des jours si heureux passés ensemble ; unis dans le souvenir de Jérusalem et de la Terre Sainte.

Les grands spectacles qui ont réjoui nos yeux, les vestiges sacrés devant lesquels nous nous sommes pieusement agenouillés, les indicibles émotions que nous avons ressenties, pour ainsi dire à chaque pas durant cet admirable pèlerinage, ne s'effaceront jamais de notre esprit.

« Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma main droite soit mise en oubli !

» Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens point de toi, si je ne place pas Jérusalem au premier rang de mes joies ! »

(Ps. cxxxvi 5-6).

TABLE

I. Notre-Dame de la Garde. — Départ. — Le mal de mer. — La vie à bord. — La <i>Sémillante</i> . — Le Stromboli. — Service funèbre. — Manifestation en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes	1
II. Jaffa. — Les Philistins. — La Judée. — Vive la France! — Jérusalem. — A Notre-Dame de France. — Entrée solennelle au Saint-Sépulcre.	13
III. Bethléem. — La Grotte de la Nativité. Minuit!	23
IV. De Bethléem à Jérusalem. — La Sœur « Camomille ». — La Basilique du Saint-Sépulcre. — La Pierre de l'Onction. — Le Calvaire. — Le Saint Sépulcre. — L'épée de Godefroy de Bouillon	31
V. Le Chemin de la Croix. — Le mur des Pleurs.	41

VI. Une Synagogue. — Le Cénacle. — La Grotte des Larmes. — La Maison de Caïphe. — La Maison d'Anne. — Légendes.	51
VII. Béthanie. — Le Tombeau de Lazare. — Betphagé. — Gethsémani. — Judas et Dreyfus	61
VIII. Sainte-Anne. — Le Berceau de la Sainte Vierge. — Le Consul général. — Une première Communion. — La <i>Marseillaise</i> et <i>Sambre-et-Meuse</i> . — Le Temple de Jérusalem. — La Mosquée d'Omar. — Les Clous d'Or. — Les Colonnes de l'épreuve. — Le Pont invisible	71
IX. Le Mont des Oliviers. — « Flevit ». — Le <i>Pater</i> . — L'Ascension. — Prédiction du Jugement dernier. — La Vallée de Josaphat. — Le Tombeau de la Sainte Vierge. — Le Champ du Sang. — Les Lépreux	87
X. En route pour Jéricho. — La Fontaine des Apôtres. — Le Château du Sang. — Koziba. — Belle-Vue! — La Plaine de Jéricho. — La Fontaine d'Elisée. — Le Mont de la Quarantaine. — Les Bédouins.	101

XI. Une course nocturne. — La Messe sur les bords du Jourdain. — Saint Jean-Baptiste. — Le Baptême du Sauveur. — La Mer Morte. — Aimables brigands. — Une Fantasia. — Zachée et Véronique. — Retour à Jérusalem. — Encore la Sœur Camomille	117
XII. L'Autel du <i>Stabat</i> . — A Saint-Etienne. — Le Tombeau des Rois. — Jérusalem, sa gloire et ses malheurs. — Les Peuples européens et la Terre-Sainte. — Rôle de la France.	131
XIII. A Gethsémani. — Le Sanctuaire de l' <i>Ecce Homo</i> . — Les Orphelines de Notre-Dame de Sion. — Dernier Chemin de la Croix. — Les adieux. — A la gare, touchante ovation	143
XIV. Vive la France! — Mort d'un Pèlerin. — A Jaffa. — Embarquement. — Pirates!	151
XV. Le mal de mer. — Service funèbre. — Procession du Très Saint Sacrement. — Le Père Bailly. — Dernière cérémonie	159